



Concepts, intentionnalité et conscience phénoménale

Par AURELIEN ZINCQ
Université de Liège

À Robert Brisart

Les significations sont, en premier et essentiellement, des significations du langage. (Quine, Relativité de l'ontologie et autres essais¹.)

Résumé. Dans cette étude, nous nous proposons d'appliquer à la sphère phénoménale la thèse conceptualiste selon laquelle le contenu d'un acte de perception est intégralement réductible à un contenu conceptuel. Il s'agit de défendre l'idée que les qualités phénoménales — les *qualia* — sont elles aussi justiciables, à l'instar de l'ensemble de ce qui compose le contenu de l'expérience perceptive, d'une identification conceptuelle. Pour mener à bien notre projet, nous étendrons, au prix de quelques rectifications, la thèse conceptualiste initialement développée par J. McDowell à la phénoménologie de la perception. Cela nous permettra d'établir un dialogue fructueux entre les débats actuels en philosophie de l'esprit et la (proto-)phénoménologie husserlienne. L'issue de cette discussion entre traditions n'est rien de moins qu'une nouvelle lecture de la phénoménologie, au-delà de son interprétation frégéenne.

La philosophie de l'esprit est traversée à l'heure actuelle par deux débats importants, qui se développent toutefois de façon relativement auto-

¹ W.V.O. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. fr. J. Largeault, Paris, Aubier, coll. « Analyse et raisons », 1977, p. 39.

nome¹. Le premier débat porte sur le rapport entre l'expérience perceptive et la pensée conceptuelle : la question est de savoir si le contenu perceptuel est identique à un contenu conceptuel et, partant, si toute objectivation perceptive est de nature conceptuelle. Le deuxième débat, quant à lui, interroge la nature des aspects qualitatifs de notre vie mentale, un champ de réflexions que l'on regroupe sous l'intitulé de *conscience phénoménale*. Alors que les recherches récentes dans les *Consciousness Studies* ont peu mis l'accent sur la parenté de ces deux débats, notre ambition dans cet article est de démontrer que le caractère phénoménal de l'expérience perceptive est réductible à un contenu conceptuel. Nous souhaiterions ainsi étendre la thèse conceptualiste selon laquelle l'expérience est l'actualisation de capacités conceptuelles à la phénoménologie de la perception, c'est-à-dire attester que le contenu intentionnel est intégralement conceptuel.

Dans la perspective de cette réduction du contenu intentionnel de l'expérience perceptive à un contenu conceptuel, en vue de démontrer que « l'effet que cela fait » de se trouver dans tel ou tel état intentionnel ne peut être vécu qu'à la condition que le sujet se trouvant dans cet état intentionnel (perceptuel, en l'occurrence) possède les concepts lui offrant un accès à cet effet, nous nous attacherons d'abord (1) à répondre à l'argument de la finesse de grain, développé expressément par G. Evans dans l'intention d'empêcher la réduction du caractère phénoménal à un contenu conceptuel. La réponse à cet argument est donc déterminante pour notre projet car elle confronte directement la position conceptualiste au problème du caractère phénoménal de l'expérience perceptive. Nous développerons longuement cette réponse à la critique d'Evans, mobilisant pour cela les travaux de C. Peacocke et, dans un registre plus historique, la phénoménologie d'E. Husserl. Nous interrogerons ensuite (2) la légitimité de l'idée d'une extension de la thèse conceptualiste à la phénoménologie, qui signifie le passage de thèses valant principalement dans un cadre épistémologique à des thèses concernant la vie de la conscience en général. Nous verrons pourquoi ce passage, en plus d'être justifié, est nécessaire. Finalement (3), nous aborderons le problème de la conscience phénoménale proprement dit : plus qu'une application des thèses

¹ Les arguments principaux qui composent les première et deuxième sections de cet article ont, pour l'essentiel, fait l'objet d'une communication lors d'un workshop à l'Université du Luxembourg, le 30 avril 2012, sur la question *Existe-t-il des contenus non conceptuels ?* Je tiens à remercier Robert Brisart pour son invitation à cette fructueuse journée d'étude. Je souhaite également remercier Arnaud Dewalque pour la relecture attentive de ce texte, dont l'écriture fut motivée par son cours de psychologie phénoménologique.

présentées dans la première section de cet article, il s'agira essentiellement d'approfondir une lecture novatrice de la phénoménologie, récemment proposée¹, que l'on pourrait qualifier de *quinéenne*, une lecture de la théorie de l'intentionnalité qui valide la pertinence de l'introduction de la position conceptualiste dans la phénoménologie.

1. Conceptualisme vs. Non-conceptualisme

a) Le contenu perceptuel : différentes approches

En dépit de la multiplicité des positions adoptées par les différents protagonistes du débat contemporain sur la nature du contenu de la perception, il est néanmoins possible de définir brièvement les deux positions qui s'y affrontent, conceptualisme et non-conceptualisme. La première position, défendue essentiellement par J. McDowell et B. Brewer, peut être ramenée à la thèse suivante :

- (C) La possession de concepts, permettant de spécifier chaque item perçu, est une condition nécessaire pour vivre une expérience perceptive.

L'acceptation de la notion de concept sur laquelle repose cette thèse est essentiellement *linguistique* : le concept est ici compris tel l'équivalent d'un mot, d'une notion, de tout ce qui est dénoté, en tant que signifiant, dans le langage et ce, pas exclusivement du point de vue de la terminologie scientifique. L'argument principal en faveur de la thèse conceptualiste s'appuie sur l'idée selon laquelle le lien entre le contenu d'un acte de perception et le contenu d'un acte judicatif doit être de nature conceptuelle si notre expérience perceptive est capable de justifier une croyance², c'est-à-dire si elle donne à X des raisons de croire que *p*. Pour le dire autrement : si la

¹ Sous la plume de R. Brisart, cf. « Husserl et le mythe des objets », dans *Philosophie*, 111, 2011, p. 28.

² A. Byrne, « Perception and Conceptual Content », dans E. Sosa & M. Steup (éd.), *Contemporary Debates in Epistemology*, Oxford, Éditions Blackwell, 2004, p. 231. Lorsque nous soutenons que la nature du lien entre le contenu de l'acte de perception et celui de l'acte judicatif est strictement conceptuelle, nous voulons signifier que les expériences ont d'emblée un contenu conceptuel ou, en termes phénoménologiques, que ce qui se manifeste lors d'une expérience perceptive ne le peut qu'à la condition que cette manifestation relève de l'activation de capacités conceptuelles.

perception fournit des raisons qui justifient nos croyances, et que toute croyance implique *de facto* la présence de concepts — comment croire sans concepts ? —, alors le contenu de notre perception est nécessairement conceptuel¹. Le jugement n'aurait ainsi d'autre fonction que celle de prendre en charge (*to endorse*) ce qui est déjà contenu conceptuellement dans la perception.

La position non conceptualiste, quant à elle défendue par F. Dretske, G. Evans, M. Tye², etc., récuse cette réduction du contenu de la perception à un contenu linguistique ; elle refuse que le contenu d'une expérience perceptive soit intégralement épistémique³. Avec Jeff Speaks⁴, nous pouvons distinguer deux types de non-conceptualisme — même si les frontières entre ces deux types peuvent parfois être floues, notamment chez G. Evans⁵ ou M. Martin⁶ : un non-conceptualisme « fort » (*Absolute Nonconceptual Content*), soutenant que le contenu perceptuel est *absolument* non conceptuel, et un non-conceptualisme « faible » (*Relative Nonconceptual Content*), admettant que le contenu perceptuel n'est que *relativement* non conceptuel. On peut résumer ces deux thèses comme suit :

(ANC) Différents « agents » peuvent vivre une expérience perceptive identique sans posséder nécessairement le même registre conceptuel permettant d'identifier chacun des items composant le contenu de cette expérience. Les choses perçues — ou que nous pouvons percevoir — ne se réduisent pas à l'utilisation de nos capacités conceptuelles.

¹ P. Engel, « Le contenu de la perception est-il conceptuel ? », dans J. Bouveresse & J.-J. Rosat (éd.), *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 244.

² M. Tye, « On the Nonconceptual Content of Experience », dans M.E. Reicher & J.C. Marek (éd.), *Experience and Analysis, Proceedings of the 27th International Wittgenstein Symposium*, Kirchberg am Wechsel, Öbv & Hpt., 2005 ; article disponible en ligne : <https://webpace.utexas.edu/tyem/www/Kirchberg.pdf>

³ P. Engel, art. cit., p. 251.

⁴ J. Speaks, « Is there a problem about nonconceptual content ? », dans *Philosophical Review*, vol. 114, n° 3, 2005, p. 359-398.

⁵ On comparera, par exemple, G. Evans, *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 227 et *Ibid.*, p. 124

⁶ M.G.F. Martin, « Perception, Concepts, and Memory », dans *Philosophical Review*, vol. 101, n° 4, 1992, p. 475.

(RNC) La richesse phénoménale de notre expérience perceptive, même si elle ne peut être resserrée dans les limites trop étroites d'un registre conceptuel, peut être diversement influencée par la composition de celui-ci.

Dans le sillage de cette dernière thèse, on signalera une position que nous pourrions qualifier de « médiane », la thèse des contenus multiples (*multi-levelled perceptual contents*) — défendue entre autres par C. Peacocke¹. Selon celle-ci, le contenu de la perception ne serait pas constitué d'un contenu d'une seule « espèce » mais serait bien plutôt, ainsi que le rappelle A. Dewalque, « construit comme un contenu complexe, composé de plusieurs couches ou plusieurs strates distinctes », entretenant des « rapports de dépendance »² les unes avec les autres. Cette conception stratigraphique du contenu perceptuel, quoique comparable à (RNC), dépasse de loin les possibilités d'une approche non conceptualiste « classique » de la perception³, notamment parce qu'elle ne considère pas le contenu représentationnel de façon univoque, mais selon la diversité des postures qui peuvent être adoptées pour appréhender la richesse de celui-ci.

En dépit de l'hétérogénéité et de la diversité des champs auxquels les positions qui viennent d'être présentées appartiennent, deux traits leur sont communs. Tout d'abord, ces positions défendent une acception strictement *linguistique* de la notion de concept (cf. *supra*). Ensuite, elles partagent une acception univoque de la notion d'*item* ou, plus précisément, ne s'interrogent pas sur ce qui fait qu'un item peut être considéré en tant que tel. Une telle interrogation sur la notion d'*item*, qui peut paraître superflue en régime non conceptualiste⁴, est déterminante en régime conceptualiste. En effet, d'une compréhension adéquate de cette notion dépend ce que nous sommes en droit d'attendre du concept, de son travail de discrimination et d'identification du

¹ S. Siegel, « The Contents of Perception », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Winter 2011 Edition), E.N. Zalta (éd.), sections 3.5 et 6.2. Article consultable en ligne : <http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/perception-contents/>

² A. Dewalque, « Expérience perceptuelle et contenus multiples », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII 1, 2011, p. 153 et p. 170-171.

³ À ce sujet, cf. *ibid.*, p. 170.

⁴ Dans le chef des non-conceptualistes, la juridiction sur laquelle s'étend le pouvoir de discrimination et d'identification du concept est restreinte aux propositions, les différents items qui composent le contenu de la perception ayant la capacité de se manifester indépendamment de la possession, par le sujet qui vit cette expérience perceptive, de concepts les spécifiant.

contenu de notre expérience perceptive. Elle nécessite donc un traitement particulier, sous peine de ne plus savoir de quoi il est question quand on parle de contenu perceptuel et de sa nécessité à devoir être spécifié conceptuellement pour être appréhendé. Ainsi que nous le verrons plus loin, cette interrogation est déterminante dès que l'on aborde la problématique de la conscience phénoménale.

Comme nous allons nous en rendre compte de suite, nous pensons que c'est parce que McDowell n'a pas soumis la notion d'item à un tel traitement théorique qu'il n'a pu répondre à l'argument evansien de la finesse de grain autrement que par l'introduction des concepts démonstratifs. Or cette réponse, ainsi que l'a remarqué A. Roskies, a entrouvert une brèche suffisante, dans la thèse conceptualiste, pour y faire entrer un « cheval de Troie »¹ non conceptualiste. De fait, l'intromission des concepts démonstratifs cautionne implicitement l'idée que, *in fine*, nos capacités conceptuelles sont définitivement trop faibles pour rendre compte de l'intégralité de notre expérience perceptive, certains aspects du contenu perceptuel pouvant échapper, selon McDowell, à leur identification conceptuelle.

b) *L'argument de la finesse de grain*

En élargissant la thèse de J. McDowell selon laquelle un contenu conceptuel est toujours fourni aux impressions sensibles², c'est-à-dire que « le contenu d'une expérience perceptive est d'emblée conceptuel »³, on aboutit rapidement à l'idée que tout ce qui peut être perçu doit pouvoir devenir l'objet d'un jugement, chaque item devant être référé à un concept. Cette position implique dès lors que la richesse d'une expérience perceptive dépend directement de la richesse du registre conceptuel que possède l'individu qui vit cette expérience, étant entendu que la perception ne peut justifier nos croyances empiriques qu'à la condition que son contenu soit déjà conceptuel. Selon Gareth Evans, cette thèse, poussée à son paroxysme, reviendrait à soutenir — si elle était appliquée au spectre électromagnétique perceptible par l'œil humain — « l'idée que nous possédons autant de concepts de couleurs que de

¹ A. Roskies, « "That" Response doesn't Work: Against a Demonstrative Defense of Conceptualism », dans *Noûs*, vol. 44, n° 1, p. 119, cité dans A. Dewalque, art. cit., p. 168.

² J. McDowell, *Mind and World. With a New Introduction by the Author*, Cambridge (Mass.), London, Harvard UP, 1996, p. 34 ; trad. fr. C. Alsaleh, *L'esprit et le monde*, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2007, p. 67.

³ *Ibid.*, p. 48 ; trad. fr., p. 82.

nuances de couleurs que nous sommes capables de discriminer »¹. Évidemment, il est peu probable qu'une pareille thèse puisse être soutenue jusque dans ses moindres conséquences et McDowell, le reconnaissant, s'en abstient².

Pour sauvegarder la place nécessaire du concept dans le mécanisme de la perception et rendre compte de sa flexibilité dans l'identification de la pluralité des objets perçus, McDowell introduit l'idée de *concept démonstratif* (« ceci est tel ou tel », « cet X »³, etc.). Aussitôt, même avec un registre conceptuel minimal, il deviendrait possible de discriminer très précisément les items composant le contenu d'une expérience perceptive, quelle que soit sa richesse : il suffirait de *dire* « cette nuance » ou « cet objet » pour référer exactement aux items perçus⁴. En introduisant cette notion, qui permet de ne pas restreindre drastiquement le monde perçu aux seuls concepts possédés par le sujet en vivant l'expérience, McDowell essaie de conserver le pouvoir de *constitution*⁵ des objets d'expérience qu'il accorde au concept.

La croyance en l'idée que notre expérience perceptive puisse se révéler plus riche que notre répertoire conceptuel ne semble pas être la seule raison qui pousse McDowell à introduire les démonstratifs. Ce faisant, il tente également de rendre compte d'expériences lors desquelles nous nous trouvons confrontés à de *nouveaux* objets, pour lesquels nous usons abondamment des démonstratifs quand nous voulons les désigner. En ce sens, on peut penser que l'intromission des démonstratifs a pour but de fournir des explications au sujet du mode d'apparaître de ces nouveaux items, alors même que nous n'en connaissons pas encore le concept⁶.

¹ *Ibid.*, p. 58 ; trad. fr., p. 91. Au passage, notons qu'un tel débat sur la possibilité de percevoir la diversité des couleurs, indépendamment de la capacité à pouvoir les désigner précisément par un concept, a eu lieu à la fin du XIX^e siècle avec la parution du livre d'Hugo Magnus, *Die geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes* (Leipzig, 1877).

² J. McDowell, *op. cit.*, p. 58 ; trad. fr., p. 91.

³ Cf. P. Engel, art. cit., p. 251.

⁴ J. McDowell, *op. cit.*, p. 57 ; trad. fr., p. 90.

⁵ La notion de *constitution* est à entendre dans son sens husserlien, en tant que « manifestation originaire [...] de l'objectivité empirique dans l'expérience ». E. Husserl, *Husserliana*, vol. XVI : *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, U. Claesges (hrsg.), Den Haag, Martinus Nijhoff, 1973, p. 8 ; trad. fr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1989, p. 29.

⁶ Nous faisons sans cesse l'expérience des limites de notre registre conceptuel, que ce soit dans notre incapacité à exprimer correctement ce dont nous voulons parler, à le signifier, que dans notre volonté d'exprimer ce dont nous ne connaissons pas le

Sans entrer dans le détail de l'argumentation et de la contre-argumentation¹, on peut relever que la réponse de McDowell à l'argument de la finesse de grain prête le flanc à deux critiques principales, toutes deux concernant le statut de l'objet discriminé par le concept.

Premièrement, en introduisant la notion de concept démonstratif (ou des jugements composés de ceux-ci, par exemple « Ceci est tel » ou « Je vois que ceci est tel »), McDowell nous paraît soutenir la thèse selon laquelle il y aurait des contenus non conceptuels, c'est-à-dire des items constitués indépendamment de toute contrainte conceptuelle — ou, pour le moins, une version possible de (RNC). En effet, du point de vue de la relation des concepts aux objets qu'ils subsument, la thèse des concepts démonstratifs implique que les items composant le contenu de la perception doivent *d'abord* apparaître dans leur singularité de telle façon qu'ils puissent *ensuite* être dénotés par le concept adéquat. Dans cette perspective, la discrimination devrait avoir lieu dans les présents de la sensibilité elle-même avant que l'entendement ne puisse s'engager à spécifier conceptuellement le donné sensible, ce qui est évidemment le contraire de ce que McDowell soutient au début de la troisième conférence de *Mind and World*².

Alors que le rapport entre la spontanéité de notre entendement et la réceptivité de notre sensibilité était clairement fixé dans les première et deuxième conférences, l'introduction des concepts démonstratifs sème le trouble dans l'argumentaire mcdowellien. De fait, contrairement à nos autres capacités conceptuelles engagées dans la réceptivité, les démonstratifs se trouvent inféodés à des items dont ils devaient être *a priori* le seul garant de leur apparition, ainsi qu'en témoigne cet extrait de la troisième conférence de *Mind and World* : « Le démonstratif tire sa force de la présence de l'échantillon »³. En affirmant, dans le cas de l'usage des concepts démonstratifs, la

concept, qu'il s'agisse d'une couleur, d'un objet, d'un sentiment, etc. Nous reparlerons de ce type d'expériences, qui semblent échapper à nos capacités conceptuelles, dans la dernière partie de cet article.

¹ Pour une vue détaillée de la réponse de J. McDowell au « *fineness-of-grain argument* », cf. A.J. Abath, « A Note on McDowell's Response to the Fineness of Grain Argument », dans *Dialogue*, XLVII, 3-4, 2008, p. 677-686 ; A. Dewalque, art. cit., p. 165-169 ; P. Engel, art. cit., p. 249-251 ; J. Speaks, art. cit., sect. 3.3.

² J. McDowell, *op. cit.*, p. 46 ; trad. fr. p. 79. Le rapport fallacieux, que nous dénonçons dans le cas de l'introduction des démonstratifs, entre les items qui apparaissent et les capacités conceptuelles qui les font apparaître, s'il se dit dans les termes de la temporalité, n'a rien de temporel : il s'agit d'un rapport *logique*, c'est-à-dire du point de vue des conditions de possibilité, et non réel.

³ *Ibid.*, p. 57 ; trad. fr., p. 90.

priorité du contenu perceptuel sur le contenu conceptuel, on peut se demander si McDowell ne renoue pas avec une certaine version du Mythe du Donné. Plus précisément, il nous semble qu'il avalise la thèse du voir non épistémique de F. Dretske, thèse selon laquelle lorsque « *S* voit *D*, *D* est visuellement différencié de son environnement immédiat par *S* »¹.

Nous prenons pour preuve de cette résurgence du Donné l'exemple qui accompagne la présentation des concepts démonstratifs. Dans celui-ci, McDowell décrit la possibilité d'une situation où nous nous trouverions face à « un échantillon de couleur très spécifique »², à ce point spécifique qu'une telle expérience excéderait, selon lui, nos capacités conceptuelles. C'est parce que l'échantillon qui serait présenté apparaîtrait primitivement au sujet comme étant *très spécifique*, c'est-à-dire qu'il se détacherait, *par lui-même*, du reste du contenu de l'expérience perceptive, qu'il deviendrait nécessaire d'user d'un concept démonstratif — associé, par exemple, à un concept de nuance — pour être capable de le discriminer. Pour le dire avec les mots de F. Dretske : la différenciation, par le sujet *S*, de l'échantillon de couleur *D*, serait constituée par la façon dont l'échantillon *D* apparaîtrait à *S* (*D's looking some way to S*)³.

Or, comment pouvons-nous discriminer une nuance spécifique de couleur si la possession d'un concept (démonstratif ou pas) est le préalable nécessaire, selon la thèse initialement défendue par McDowell, à son appréhension perceptive ? En introduisant les concepts démonstratifs, McDowell entraîne le conceptualisme sur la voie de la *petitio principii* : la constitution de l'objet est déjà présumée implicitement dans l'acte perceptif qui appréhende celui-ci, alors même qu'il ne peut être perçu sans la présence, *a minima*, d'un déictique. Par ailleurs, du seul point de vue grammatical, il est impératif que le « ceci » soit déjà constitué en tant que tel avant que l'individu ne puisse s'y référer conceptuellement ; dans le cas contraire, le concept démonstratif serait vide de sens, ce qu'il détermine n'existant pas antérieurement à son utilisation. Livrés à eux-mêmes, les démonstratifs ne peuvent rien nous « montrer » ; ils ont besoin d'un *signe* de l'entité qu'ils déterminent pour pouvoir réaliser leur tâche de discrimination. Ce signe de la chose représentée, McDowell, en contradiction avec sa propre thèse, commet la faute de l'accorder au donné sensible lui-même, comme s'il pouvait se manifester, à certaines occasions, sans aucune contrainte conceptuelle.

¹ F. Dretske, *Seeing and Knowing*, London, Routledge & Kegan Paul, 1969, p. 20.

² J. McDowell, *op. cit.*, p. 57 ; trad. fr., p. 90. McDowell utilise l'expression *a suitable sample* pour signifier la spécificité de l'échantillon présenté.

³ F. Dretske, *op. cit.*, p. 20.

La seconde critique que nous adressons à McDowell concerne la façon dont celui-ci réussit à rendre compte de l'acquisition des concepts démonstratifs eux-mêmes. Bien que l'on puisse soutenir que le nom déterminé par le démonstratif soit le résultat d'un apprentissage linguistique que réaliserait une *ostension* réussie, l'acquisition du concept général à l'intérieur duquel s'inscrit le concept discriminant l'item perçu (le concept de « nuance », « *that shade* », pour les concepts dénotant des couleurs, par exemple) reste problématique — à moins de soutenir le nativisme de certains concepts du langage ordinaire. En ce sens, McDowell ne respecte pas la priorité de certains concepts (les concepts d'objets) sur d'autres, lors de l'acquisition de ceux-ci. À la suite de R.J. Gennaro, il nous paraît légitime de faire valoir que le concept de « nuance » ne s'apprend que lorsque des concepts de couleurs sont déjà connus¹.

c) Deux thèses implicites au conceptualisme de McDowell

Les deux critiques que nous venons d'adresser au conceptualisme mcdowellien renvoient respectivement, selon nous, à deux thèses implicites à celui-ci. Après les avoir énoncées, nous les commenterons et esquisserons deux solutions aux problèmes qu'elles soulèvent.

- (T1) Les qualités phénoménales sont des items au même titre que les choses concrètes².
- (T2) Le *concept* est considéré tel un « nom propre » (au sens kripkéen), un désignateur rigide des objets qu'il subsume, devant s'attacher nécessairement à ceux-ci.

On ne peut s'empêcher de remarquer, en guise de première critique, que (T1) occasionne un élargissement exponentiel du registre conceptuel nécessaire pour vivre une expérience perceptive, ce qui rend impossible la prise en charge linguistique des différents items du contenu de la perception.

¹ R.J. Gennaro, *The Consciousness Paradox. Consciousness, Concepts, and High-Order Thoughts*, Cambridge, London, The MIT Press, coll. « Representation and Mind », 2012, p. 199.

² « Chose concrète » est ici à prendre dans le sens d'objet, par exemple « voiture », par opposition à la nuance de couleur de celle-ci.

À notre sens, la raison pour laquelle McDowell nous semble soutenir (T2) est qu'il ne fait pas la différence, explicitement du moins, entre la théorie causale de la référence proposée par S. Kripke et la théorie de la description définie¹. D'un côté, McDowell définit le sens d'un concept par son contenu descriptif, alors qu'il affirme, d'un autre côté, la nécessité d'un lien causal entre le langage et ce qui est hors de celui-ci, idée qu'il entérine en intégrant le Donné dans l'espace logique des raisons, *a contrario* du cohérentisme de Davidson. En un sens, McDowell confond notre capacité d'objectivation, par exemple perceptive, qui peut être conceptuelle, et pour laquelle il est nécessaire de posséder une connaissance de l'objet préalable à sa visée — c'est là l'enjeu de la théorie de la description définie appliquée au conceptualisme —, et la relation entre le mot et la chose qu'il désigne, notamment dans d'autres mondes possibles. Ce sont là deux problèmes différents. Une telle confusion, au lieu de tirer avantage de l'association de ces deux thèses opposées, n'en conserve que les inconvénients.

Tout d'abord, le principal de ces inconvénients est que le Donné dont parle McDowell n'est jamais que celui qui correspondra aux descriptions censées constituer l'espace des concepts. Le principal atout de la théorie de Kripke était justement de permettre des variations au sein de la sphère du Donné sans pour autant que la reconnaissance de l'ipséité de l'objet ne soit remise en cause. Les désignateurs rigides, au lieu de forclure le domaine des « Individus », élargissaient celui-ci car ils anticipaient sur les possibles changements qui pourraient leur survenir (par exemple dans un monde où Napoléon aurait gagné la bataille de Waterloo, où les voitures rouleraient toutes à l'eau, etc.). En faisant des concepts des noms propres qui, identifiés à des descriptions définies, fonctionneraient tels des désignateurs rigides, McDowell interdit au Donné d'être plus que ce que notre schème conceptuel contient de descriptions définies, en tant qu'il les atteste pour vraies à un certain moment. En d'autres termes, les variations au sein de l'espace logique des raisons, à cause du caractère rigide de la relation des concepts aux objets qu'ils subsument, impliqué par la thèse descriptiviste, ne peuvent faire l'objet d'un compte-rendu permettant de se les représenter.

Ensuite, (T2) empêche de justifier l'un des principaux modes d'apparaître du Donné, celui que nous pourrions qualifier, quoique largement, d'*expérience de pensée*. C'est là une insuffisance qui mérite d'être relevée car l'expérience de pensée est un mode sur lequel le réel se manifeste à nous

¹ Nous faisons cette supposition à partir de la lecture de Kripke et d'Evans que livre McDowell à la fin de la cinquième conférence de *Mind and World*. Cf. J. McDowell, *op. cit.*, p. 104-107 ; trad. fr., p. 140-143.

de façon primordiale, par exemple lorsque nous nous projetons dans le futur, lorsque nous tentons en pensée ce que nous aimerions réaliser dans les faits, lorsque nous imaginons la façon dont une situation aurait pu être à telle ou telle condition, lorsque nous faisons varier les traits caractéristiques d'un objet pour tester s'il reste le même en dépit de ces variations, etc. La prise en compte de ce type d'expérience est interdite à McDowell aussi longtemps qu'il soutiendra à la fois une position kripkéenne et la théorie descriptive de la référence.

En admettant implicitement (T2), McDowell renonce à caractériser le concept par sa généralité ou, pour reprendre l'expression de J. Benoist, il supprime sa « puissance à ratisser la singularité »¹. Rivé sur son objet, le concept ne peut plus approcher de nouveaux items, de même, peut-on penser, il n'est plus capable de reconnaître l'objet qu'il a pour tâche d'identifier si ce dernier ne correspond pas à la description définie à laquelle il est associé. Or, nous pensons que le concept ne peut nous ouvrir à « l'arrangement de la réalité »², ainsi que l'affirme d'ailleurs McDowell, que s'il lui est reconnu sa propriété de généralité, c'est-à-dire son pouvoir de subsomption du particulier sous le général. « Cette forme de généralité [...] est tout à fait compatible avec l'éventuelle unicité de l'objet », non pas seulement parce qu'il y a des concepts au grain très fin, mais parce que c'est « *le “donné”, dans ses incertitudes et ses variations mêmes, [...] [qui est] la pierre de touche du concept* »³.

Nous aimerions esquisser deux solutions aux problèmes impliqués par (T2). Premièrement, il ne nous semble pas nécessaire de considérer chaque item du contenu perceptuel tel un exemplaire *ad hoc* du concept (*i.e.* d'une description définie) qui le subsume. Le Donné ne peut jamais être exactement tel que nos capacités conceptuelles peuvent le révéler — ce qui n'empêche pas qu'elles ont à charge de le révéler. Ainsi que le remarque J. Benoist, la « variabilité [du Donné] devient elle-même la norme du concept »⁴, quoiqu'à cette seule condition qu'un concept puisse manifester les variations au sein de ce Donné. La normativité du conceptuel, par exemple lors d'un acte intentionnel objectivant, ne signifie rien d'autre que cette propriété du concept à rendre présent ce dont il est le concept et, partant, à dévoiler les

¹ J. Benoist, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2010, p. 77.

² J. McDowell, *op. cit.*, p. 26 ; trad. fr., p. 59.

³ J. Benoist, *op. cit.*, p. 125-126 et p. 138.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

divers aspects de l'item objectivé à travers les différentes significations qu'il sera possible de leur attribuer.

Dans la perspective de cet argument, on rappellera qu'il est important de ne pas confondre les qualités phénoménales et les objets dont il est fait expérience, par exemple la façon dont tel arbre m'apparaît (le vert de son feuillage, la rugosité de son tronc, les sentiments, peut-être liés à des souvenirs, qu'il éveille en moi, etc.) avec l'objet « arbre » lui-même qui, même s'il ne se manifeste jamais qu'à travers ses qualités phénoménales particulières, n'en reste pas moins un objet qu'il est possible d'identifier précisément. La richesse de la gamme des qualités phénoménales de l'expérience perceptive ne constitue nullement un ensemble de choses concrètes, à côté des livres, des tables, des étoiles, des gluons et des quarks — bien qu'elles peuvent devenir objet d'expérience dès l'instant où elles sont objectivées. En aucun cas, les qualités phénoménales ne sont assimilables à des objets d'expérience bénéficiant d'un concept qui viendrait spécifier leur *particularisme* phénoménal pour en faire l'une des instanciations possibles de celui-ci. En effet, la manifestation du vert particulier d'un feuillage au promeneur lors de sa ballade n'implique pas qu'un concept vienne spécifier ce vert particulier — alors, qu'*a contrario*, selon (C), la possession, par le promeneur, des concepts de « vert », d'« arbre » et — pourquoi pas ? — de « feuillage », est nécessaire à la perception de ces différents items. Il semble donc que les qualités phénoménales ne soient que les modalités à travers lesquelles les choses concrètes se manifestent, des propriétés de celles-ci qui possèdent une spécificité qui ne peut être réduite à celle de la chose concrète. Par là, nous répondons également à (T1).

En somme, bien que l'on puisse soutenir que le rouge typique d'une tomate soit une instanciation du concept de rouge au même titre que la tomate soit une instanciation du concept de tomate, il nous paraît important de conserver la distinction entre qualités phénoménales et choses concrètes pour éviter que l'on puisse soutenir l'idée que la façon dont nous nous représentons les choses soit soumise à la façon dont les choses elles-mêmes apparaissent, c'est-à-dire qu'elles puissent éviter de devoir être spécifiées conceptuellement pour se manifester. En ne prenant pas garde à cette distinction, tout en affirmant (T2), McDowell se trouve confronté, malgré lui, à la pauvreté de notre registre conceptuel — que l'introduction des concepts démonstratifs avait pour mission d'enrichir — et, par là, à admettre implicitement la déficience de sa thèse initiale.

Deuxièmement¹, nous pensons qu'il est tout à fait possible de soutenir une théorie descriptive de la référence, sans que celle-ci n'implique une restriction trop grande des traits définitoires du concept, voire d'inclure en eux des traits descriptifs qui peuvent possiblement se contredire. L'ensemble des traits descriptifs qui composent la définition d'un concept, c'est-à-dire ce qui lui octroie son pouvoir normatif, n'est lui-même qu'un ensemble d'autres concepts, qui possèdent eux aussi leurs propres descriptions. Lorsqu'un sujet désire qualifier précisément la nuance d'une couleur qu'il observe sur un tableau, alors que le concept qu'il pense devoir utiliser pour réaliser cette spécification lui paraît trop faible, il dispose toujours d'outils conceptuels permettant cette spécification. Par exemple, il peut délimiter la couleur qu'il vise en signifiant l'emplacement de cette couleur sur le tableau (« le bleu qui se trouve à côté du rouge », « le vert particulier de l'arbre », etc.), il peut aussi établir des comparaisons entre les couleurs (« le rouge qui est plus vif que celui-là »), utiliser des adjectifs ou bien des expressions imagées, etc.

Inversement, lorsqu'il n'est pas possible au sujet de différencier, par l'entremise d'un concept, les différentes nuances d'un même objet, on peut penser, conformément à (C), qu'il ne peut les percevoir. Plusieurs interprétations de la même symphonie de Mahler resteront toujours identiques, c'est-à-dire ne montreront jamais leurs spécificités, à un auditeur incapable de décrire ce qu'il écoute. Les « facettes » de l'item objectivé lors d'un acte perceptif ne se révéleront qu'à la condition qu'il soit possible de les prendre en charge conceptuellement. D'un point de vue phénoménologique, on dira que les profils (*Abschattungen*) sous lesquelles un objet se présente n'apparaissent que s'ils sont des perspectives de l'objet qui peuvent être conceptualisées.

Nous terminons ici la critique du conceptualisme mcdowellien, dont la mise en évidence du caractère caduque de l'introduction des concepts démonstratifs a révélé quelques insuffisances. Dans la seconde section de cet article, nous nous attacherons à poursuivre la recherche d'une solution à l'argument de la finesse de grain qui évite la présence de contenus non conceptuels. Celle-ci nous permettra d'aborder le problème de la conscience phénoménale.

¹ Cette seconde solution que nous proposons ici pour résoudre les problèmes impliqués par (T2) est également une alternative à la réponse de Bill Brewer à l'argument de la finesse de grain, qu'il a développée dans *Perception and Reason* (Oxford, Oxford UP, 1999). La réplique de Brewer nous paraît beaucoup plus complexe et, par là, beaucoup plus fragile, que l'ébauche de solution que nous présentons ici.

2. Concepts et objets d'expérience

a) *Qualités phénoménales, protopropositions et objets d'expérience*

Quand nous vivons une expérience perceptive, nous nous représentons les choses d'une certaine façon. Selon (C), ce contenu représentationnel dépend du schème conceptuel appartenant à l'individu qui vit l'expérience perceptive, et non pas simplement de la façon dont les choses sont disposées dans le monde. Toutefois, dès lors que J. McDowell reconnaît à l'expérience perceptive la capacité, ne fût-ce que dans certaines circonstances, de pouvoir dépasser les possibilités de notre répertoire conceptuel, il impose, contrairement à ce qu'il soutient dans la deuxième conférence de *Mind and World*, des limites au conceptuel¹. Celles-ci, qui n'ont d'autre légitimité que le « bon vouloir » de l'expérience, ne répondent alors plus aux normes imposées par notre schème conceptuel. Or c'est là, semble-t-il, une position hautement critiquable du point de vue de (C). En effet, aucun critère rationnel ne permet de rendre compte d'une expérience qui excéderait les capacités de notre registre conceptuel, car l'existence d'un tel critère — c'est-à-dire d'un principe qui permettrait de départager une expérience perceptive où les capacités conceptuelles entreraient en action d'une expérience où cela ne serait pas le cas —, impliquerait, du simple fait de son existence, l'absence de contenus non conceptuels.

Cependant, bien que l'arrangement de la réalité (*the layout of reality*) auquel nous ouvrent nos capacités conceptuelles soit représenté, par l'intermédiaire de celles-ci, comme étant toujours d'une certaine façon, on ne peut mettre en doute l'idée — sans pour autant abonder dans le sens de McDowell, tel que nous l'avons présenté ci-dessus — que le réel ne puisse exercer une pression sur la sphère conceptuelle, nous forçant à ré-aménager celle-ci. Dans la perspective de la thèse conceptualiste initiale, cette contrainte de la réalité indépendante sur notre pensée n'est légitime qu'à la condition qu'il s'agisse d'un contrôle rationnel qui puisse être conceptuellement justifié. La question se pose en conséquence de savoir comment cette pression du réel peut épouser les formes conceptuelles de notre schème pour se manifester à notre conscience, alors que cette pression trahit la présence de ce qui n'est pas encore réductible à du conceptuel. En d'autres mots : il s'agit de comprendre comment il est possible de rendre compte de la discrimination d'items non encore connus si la contrainte qu'ils exercent sur notre schème

¹ Le titre de la deuxième conférence de *Mind and World* est « *The Unboundedness of the Conceptual* ».

conceptuel n'est pas extérieure à des contenus pensables¹. La seule réponse acceptable que nous pouvons donner à cette question doit éviter les trois écueils que sont le Mythe du Donné, le cohérentisme, qui ne reconnaît pas cette contrainte, et l'introduction des concepts démonstratifs, qui s'apparente à une résurgence du Donné. Nous nous attelons dès à présent à la présentation d'une telle solution, effectuant un détour, pour ce faire, par la théorie des contenus protopropositionnels de Christopher Peacocke.

Le caractère non conceptuel de notre expérience perceptive, Peacocke, dans son ouvrage *A Study of Concepts*² (1992), l'exprime par la notion de protoproposition, ou de contenu protopropositionnel. Composées d'*objets*, de *propriétés* ou de *relations*, les protopropositions sont nécessaires au travail de constitution d'une carte cognitive du monde dans lequel le sujet évolue, lui permettant de distinguer aisément les différents objets qui s'offrent à lui sans avoir à déterminer précisément toutes leurs composantes³. Grâce à celles-ci, le sujet acquiert la capacité de reconnaître un objet quand il le rencontre à nouveau car il aura mémorisé ses propriétés les plus saillantes dès l'avoir perçu⁴. Elles orientent ainsi la façon dont les choses nous apparaissent sans que celles-ci doivent être thématiques explicitement ou requérir la possession d'un concept particulier — bien qu'elles puissent être conceptualisées. Pour exemplifier sa théorie, Peacocke reprend le célèbre exemple des deux carrés de Mach. Selon l'interprétation qu'il en donne⁵, nous pouvons percevoir *intuitivement* la différence entre le carré et le losange régulier, qui dépend de la façon dont nous considérons la symétrie (relativement aux bissectrices des angles ou des côtés), sans nécessairement posséder le concept de symétrie, voire celui de carré ou de losange.

McDowell admettant implicitement que certaines expériences perceptives puissent excéder nos capacités conceptuelles, la raison pour laquelle il

¹ J. McDowell, *op. cit.*, p. 28 ; trad. fr., p. 61.

² C. Peacocke, *A Study of Concepts*, Cambridge (Mass.), London, The MIT Press, 2^e éd., 1999.

³ *Ibid.*, p. 78.

⁴ *Ibidem*. Nous reprenons ici quelques caractéristiques que Peacocke signale. Nous n'avons pas pour but d'être exhaustifs.

⁵ À la lecture du texte de Mach, il apparaît que l'interprétation que donne Peacocke du passage où Mach parle des deux carrés soit l'inverse de la thèse que ce dernier entendait défendre, c'est-à-dire l'inverse de la thèse des protopropositions de Peacocke. Cf. E. Mach, *Ernst Mach Studienausgabe*, Bd. 1 : *Die Analyse der Empfindungen*, Berlin, Xenomoi, 2008, p. 108-109 ; trad. fr. F. Eggers (*e.a.*), *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon Philo », 1996, p. 97-98.

introduit les concepts démonstratifs recoupe dès lors la théorie des proto-propositions de Peacocke, celles-ci étant justement « la *manière* dont une propriété ou une relation est donnée dans l'expérience »¹, indépendamment de tout « facteur » extérieur à elle-même. L'enjeu de notre référence à Peacocke se dessine à présent plus précisément : si nous parvenons à démontrer ici que les éléments intervenant dans une proto-proposition doivent nécessairement être identifiés par un concept pour pouvoir effectuer leur travail de discrimination, alors l'introduction des démonstratifs dans la thèse conceptualiste apparaîtra comme superflue, la façon dont les choses nous apparaissent étant irrémédiablement conceptuelle, le démonstratif ne faisant qu'insister sur tel ou tel aspect du contenu perceptuel.

b) Contenu proto-propositionnel et contenu conceptuel

Pour tenter de démontrer que l'extension du contenu proto-propositionnel est identique à l'extension du contenu conceptuel, nous avancerons deux arguments, l'un emprunté à la psychologie de la perception, l'autre à la phénoménologie d'E. Husserl. Ils décideront si les proto-propositions sont autonomes ou pas.

Que l'on se souvienne de l'exemple bien connu de l'illusion de la jeune fille et de la vieille dame. Il s'agit là de « deux perceptions distinctes, totalement irréductibles l'une à l'autre » et « à chacune de ces deux perceptions se trouve attaché une *signification*, un *concept* différent »². Ces deux « percepts » (pour reprendre l'expression de J.-P. Changeux) sont irréductibles l'un à l'autre parce qu'ils possèdent chacun leurs propres marques distinctives, c'est-à-dire, dans le langage de Peacocke, leurs propres proto-propositions. En ce sens, percevoir une vieille dame ou une jeune fille implique la reconnaissance de marques distinctives qui ne peuvent être associées qu'à un seul percept, et non aux deux percepts qui façonnent l'illusion. À partir de cet exemple, deux hypothèses peuvent être avancées en faveur de la thèse selon laquelle les proto-propositions doivent être subsumées sous un concept pour réaliser leur travail de discrimination. D'une part, on remarquera que les proto-propositions peuvent être neutralisées (dans le cas

¹ C. Peacocke, « Does perception have a Nonconceptual Content ? », dans *The Journal of Philosophy* 98/5, p. 240, cité dans A. Dewalque, « Expérience perceptuelle et contenu multiple », art. cit., p. 174.

² J.-P. Changeux, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 1983, p. 166.

où le sujet perçoit une vieille dame *ou* une jeune fille¹) : elles ne possèdent donc pas de signification en soi, abstraction faite de toute référence à une idée extérieure à elles-mêmes. D'autre part, on notera le fait que ce n'est qu'en tant que les protopropositions se rapportent à des configurations objectives signifiantes (la jeune fille ou la vieille dame), qu'elles peuvent recevoir une signification précise. Ces observations nous semblent plaider en faveur de l'idée selon laquelle ce qui est aussitôt perçu, en tant que totalité délimitée et différenciée de son environnement immédiat, dépend de l'idée, du concept que l'on en possède², les traits caractéristiques de la chose perçue ne prenant sens que dans leur relation à celle-ci. Ces deux hypothèses, rapportées à l'exemple des deux carrés proposé par Peacocke, impliquent que la propriété de symétrie n'acquiert son statut de protoproposition, de marque distinctive de l'entité objective « carré », qu'en tant que quelque chose comme un carré est déjà connu du sujet en réalisant l'expérience perceptive.

De cela, il nous paraît légitime de conclure que la thèse des protopropositions ne peut être soutenue que si l'on admet son corrélat conceptualiste. La perception ne se satisfait pas uniquement des données sensibles, elle doit bien plutôt reconnaître dans celles-ci des identités objectives qu'elle connaît déjà et dont elle possède le concept. La richesse phénoménale de notre expérience perceptive, en tant qu'elle participe de ces pôles d'identité, est ainsi subordonnée à notre capacité de reconnaissance de ceux-ci. Par là, nous arrivons à la thèse selon laquelle l'acte d'objectivation perceptive repose sur notre faculté à nommer ce qui est objectivé, qu'il s'agisse de qualités phénoménales ou de configurations objectives. En d'autres termes : toute objectivation est conceptuelle.

Husserl, dans la V^e *Recherche logique*, signalait déjà, quoique dans une toute autre terminologie, que « les *contenus véritablement immanents* [les données sensorielles] [...] *ne sont pas intentionnels* : ils constituent l'acte [...] en tant que points d'appui nécessaires, mais ils ne sont pas eux-mêmes intentionnés, ils ne sont pas les objets intentionnés dans l'acte ». C'est la raison pour laquelle « je ne vois pas des sensations de couleurs mais des objets colorés, je n'entends pas des sensations auditives mais la chanson de la

¹ « Ou » est utilisé ici dans le sens d'une disjonction exclusive.

² Cette récusation de l'autonomie des protopropositions entraîne également la récusation de la thèse de Dretske selon laquelle les items se différencieraient à partir de leur environnement immédiat (cf. F. Dretske, *op. cit.*, p. 20) ; dans ce cas-ci, les idées de « jeune fille » ou de « vieille dame » orientent la perception.

cantatrice, etc. »¹. Cet extrait des *Recherches logiques* paraît cautionner, à première vue, l'idée que les qualités phénoménales ne peuvent être appréhendées sans être référées à l'objet d'expérience auquel elles appartiennent (l'objet intentionné dans l'acte de perception), c'est-à-dire à la capacité de spécifier celui-ci conceptuellement. Le caractère « réaliste » de l'ouvrage met cependant un frein à cette idée. En effet, Husserl y soutient la thèse d'une séparation entre perception et signification, ce qui l'entraîne à récuser toute empreinte du sémantique dans l'acte intentionnel de perception². En ce sens — et en dépit de l'extrait cité —, les sensations auraient « leur mot à dire » quand il s'agit de fonder l'acte intentionnel de perception : elles possèderaient, selon les *Recherches*, un contenu informatif ayant un pouvoir de contrainte sur l'acte intentionnel.

Dans les manuscrits édités par L. Landgrebe sous le titre *Erfahrung und Urteil*, Husserl semble revenir sur cette position défendue dans les *Recherches logiques*³. Au seizième paragraphe, il signale que le champ de prédonation passive (les données sensorielles), s'il est pris dans son originarité, c'est-à-dire sans que « l'activité du Je ait encore effectué sur lui de quelconques opérations donatrices de sens »⁴, n'est aucunement un champ d'objectités. Un objet est le produit d'une opération du Je, en tant que cette opération est, au sens prégnant, « le produit de l'opération de jugement prédicatif »⁵. À ce stade de la prédonation, le réel n'a en conséquence « rien à dire » : les données sensorielles ne sont porteuses d'aucun contenu informatif. S'il est néanmoins possible de considérer, comme Husserl le remarque, que ces données sensorielles ne consistent pas en un pur chaos, en

¹ E. Husserl, *Logische Untersuchungen* (zweiter Band, erster Teil), V, Halle, Max Niemeyer, 1913, 2^e éd., p. 374 ; trad. fr. H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*, Tome 2, 2^e partie, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2010, 5^e éd., p. 176.

² Nous reprenons l'interprétation de ce passage de la *Cinquième Recherche logique* et, plus généralement, l'idée d'une interprétation réaliste de l'ouvrage à R. Brisart, « L'expérience perceptive et son passif. À propos des sensations dans le constructivisme de Husserl », dans *Philosophie*, à paraître.

³ Il n'est pas ici question de discuter de l'évolution de la pensée husserlienne, ni de défendre l'une ou l'autre thèse de façon approfondie.

⁴ E. Husserl, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, L. Landgrebe (hrsg.), Hamburg, Claassen & Goverts, 1954, 2^e éd. inchangée, § 16, p. 75 ; trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2011, 4^e éd., p. 85.

⁵ *Ibidem*.

un « “fouillis” de “données” »¹, ce n’est nullement parce qu’elles posséderaient la possibilité de faire sens par elles-mêmes, mais bien plutôt parce que ce champ de prédonation s’articule en divers champs sensibles, ces derniers étant inféodés à nos propres capacités perceptives (par exemple : un champ optique, un champ auditif, un champ tactile, etc.) et dont on pourrait imaginer qu’ils eussent pu être différents, ou qu’ils le soient effectivement, selon l’organisme vivant².

À l’instar du passage des *Recherches logiques* précédemment cité, Husserl s’entend toujours sur l’idée que les données sensibles ne sont pas immédiatement données comme objets de l’expérience et que, par exemple, « les couleurs [...] sont toujours déjà “saisies” comme couleurs de choses concrètes, comme surfaces colorées, comme “taches” sur un objet, etc. »³. Mais, *a contrario* des *Recherches*, Husserl soutient à présent que les données sensibles ne peuvent exercer de pouvoir de contrainte sur l’acte intentionnel lors de la constitution d’un objet d’expérience. L’objet est toujours le produit d’un acte objectivant, c’est-à-dire qu’il n’apparaît, pour employer les termes du débat actuel sur la perception, qu’à la condition de pouvoir être identifié conceptuellement. Dans ce cas, l’objet ne serait jamais, tant pour Husserl que pour McDowell, que le résultat d’un jugement prédicatif.

Par ailleurs, si nous décidons de porter notre attention sur les sensations, c’est-à-dire si nous posons *abstractivement* notre regard sur elles, ce n’est jamais que parce que nous avons également la possibilité d’opérer un jugement prédicatif à leur égard. Elles deviennent dès lors un objet⁴, ce qui relève, pour le dire dans la terminologie des *Ideen*, d’une charge noématique. En outre, les données sensibles ne peuvent apparaître en tant qu’objets thématiques qu’à la condition qu’elles puissent être identifiées comme propriétés d’objets déjà thématiquement reconnus : « Une unité articulée de données sensibles, par exemple de couleurs, [...] [n’est pas] immédiatement donnée comme objet dans l’expérience »⁵. Ainsi, par exemple, « le voir-maintenant la couleur blanche dans cet éclairage, etc., cela n’est pas la couleur blanche elle-même »⁶, ce n’est jamais que la couleur-blanche-dans-

¹ *Ibidem*.

² Un champ d’écholocation, d’électroception, de magnétoception, etc.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*. Les opérations de synthèse dans la conscience interne du temps, qui permettent cette appréhension thématique, n’ont d’autre rôle que celui de produire une forme générale de cette appréhension, celles-ci n’étant en effet qu’une « forme d’ordination universelle selon la succession » (*Ibid.*, § 16, p. 76 ; trad. fr., p. 86).

cet-éclairage. De la sorte, la qualité phénoménale, dès lors qu'elle est visée — quand elle peut l'être —, est sans cesse rapportée à la chose concrète par laquelle elle se manifeste. Il n'existe donc pas, dans l'ordre des qualités phénoménales, d'« impacts non conceptuels venant du dehors du règne de la pensée »¹, car chacune se manifeste toujours déjà à travers la perception d'une chose concrète et ce n'est qu'à partir de celle-ci qu'elle devient objet d'expérience.

Nous terminons la présentation de ce second argument en signalant que, fait important, Husserl définit l'*objet d'expérience*, synonyme de la notion d'*item*, tel « le produit de l'opération d'un jugement prédicatif »². *Ceteris paribus*, cette définition renvoie à la thèse conceptualiste selon laquelle le contenu perceptuel équivaut à un contenu judiciaire — thèse que refusait strictement (ANC). Le contenu perceptuel est compris, dans ce cas, comme un « contenu descriptif »³. *Data* hylétiques, protopropositions et qualités phénoménales, etc. sont justiciables d'un compte-rendu : il est possible d'argumenter à leur propos. Or, comme il n'est d'argumentation possible que dans le partage d'un espace commun, qui est toujours celui de notre langue, nous pouvons en déduire que c'est parce que nous nous inscrivons dans un schème conceptuel déterminé, que le contenu de notre expérience perceptive est apte à recevoir une valeur de vérité.

c) Objets d'expérience et concepts démonstratifs

Lors de l'analyse d'*Erfahrung und Urteil* que nous venons de proposer, nous avons vu qu'il n'était pas possible de viser la qualité phénoménale si elle ne relevait pas d'un sens noématique qui permette son appréhension. On peut en déduire que ce qui fait l'objet d'un contact conscient n'est pas l'entité phénoménale (la nuance de la couleur perçue) considérée en tant que telle — comme si, dans la singularité de ses variations électromagnétiques, elle constituait une chose concrète —, mais l'instanciation d'un concept que le sujet qui vit cette expérience perceptive a déjà en sa possession — *e.g.* le concept de rouge. Ainsi, dans un magasin de peinture, le sujet ne se référera

¹ J. McDowell, *op. cit.*, p. 7 ; trad. fr., p. 40.

² E. Husserl, *Erfahrung und Urteil*, *op. cit.*, § 16, p. 75 ; trad. fr., p. 85. Une telle définition recoupe, paradoxalement, l'une des propriétés que Peacocke accorde aux protopropositions : elles sont susceptibles d'être évaluées comme vraies ou fausses (« Protopropositions are assessable as true or false ». C. Peacocke, *op. cit.*, p. 77).

³ D. Seron, *Ce que voir veut dire. Essai sur la perception*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2012, p. 212.

pas à « cette » nuance en tant que telle, « carmin », par exemple, considérée comme une entité objective à part entière, mais bien plutôt à un type de rouge particulier, avec lequel il est en contact direct, et qu'il peut reconnaître comme l'une des multiples déclinaisons de la couleur rouge, ayant déjà en sa possession le concept de cette couleur¹. Étendu au contre-argument des concepts démonstratifs, on dira que le « ceci » ne reçoit sa validité, en tant que concept, que s'il se réfère, *implicitement ou pas*, à un concept déjà connu du sujet qui emploie ce concept démonstratif, et dont il reconnaît une possible instanciation dans le champ de son expérience perceptive. Le concept démonstratif n'est donc pas une puissance constitutive à lui seul, il doit nécessairement s'accompagner d'un concept linguistique *précis*, une *idée* de ce qu'il est en train de désigner².

Ainsi que l'extrait de *Erfahrung und Urteil* le soutenait également, les qualités phénoménales ne nous sont pas immédiatement données comme objets de l'expérience, mais elles sont saisies comme les propriétés de choses concrètes³. Par exemple, si je tourne mon regard vers la blancheur de la lampe, une orientation abstractive de celui-ci permet que je considère la blancheur de la lumière qui est diffusée, mais toujours en tant qu'elle est couleur blanche de l'éclairage *hic et nunc*. Dès lors, on soutiendra qu'un contact direct et conscient avec les « données des sens » est possible *indépendamment* de leur considération en tant qu'objet concret, mais non pas *indépendamment* de leur appréhension en tant que propriétés d'un tel objet concret, pouvant être conceptuellement spécifié. La spécificité de la nuance de couleur, qui justifiait, selon McDowell, l'introduction des démonstratifs, n'est jamais que la spécificité de l'objet auquel elle appartient. Ce qui m'interpelle, par exemple, c'est le rouge de cette rose ou, inversement, c'est cette rose qui m'interpelle à travers sa nuance particulière de rouge.

Indépendamment des concepts qui sont associés à des propriétés phénoménales connues — les « qualités manifestes des choses »⁴ —, on considérera que les concepts démonstratifs censés déterminer une propriété phénoménale nouvelle ne peuvent fonctionner sans la présence sous-jacente,

¹ À la condition évidente que le sujet ne possède pas déjà le concept de « carmin ».

² Pour un développement complet de cette idée sur un terrain proprement phénoménologique, nous renvoyons à R. Brisart, « Husserl et l'affaire des démonstratifs. À propos de la référence en régime noématique », dans *Revue philosophique de Louvain*, 109, 2, 2011, p. 245-269.

³ E. Husserl, *Erfahrung und Urteil*. *op. cit.*, § 16, p. 75 ; trad. fr., p. 85.

⁴ F. Clementz, « Le concept de propriété phénoménale », dans J. Bouveresse & J.-J. Rosat (éd.), *op. cit.*, p. 134-136 ; cf. également C. McGinn, *The Character of Mind*, Oxford, Oxford UP, 1996, 2^e éd., chap. III, p. 40-48 et chap. IV, p. 49-72.

non pas seulement du concept de propriété phénoménale qui pourrait subsumer celle-ci (par exemple, dans le cas où le concept de la propriété phénoménale ne serait pas connu), mais également sans la présence manifeste, cette fois, du concept subsumant la chose concrète à laquelle appartient la propriété phénoménale indiquée. En somme, on ne dit pas « telle nuance de vert » mais « le vert de cette voiture », « un volume de cette taille » mais « ce qui reste de liquide dans cette bouteille », etc., où « vert » et « volume » ne constituent pas des entités objectives à part entière mais des propriétés d'objets, qui ne peuvent être appréhendées indépendamment du complexe auquel elles appartiennent, ce dernier étant déjà associé à un concept précis.

Toute qualité phénoménale peut être appréhendée selon cette double perspective : ou bien en tant que propriété d'une chose concrète (le rouge de cette rose, la distance entre le mur et le piano, ce qui reste de vin dans la bouteille, etc.), ou bien en tant qu'exemplaire possible du concept de qualité phénoménale qui la subsume (telle nuance de rouge, de blanc, tel goût acidulé, etc.). La qualité phénoménale ne peut devenir objet d'expérience que sous l'une de ces deux perspectives. En conséquence, l'intégralité du contenu perceptuel peut faire l'objet d'une spécification intime et d'un contact sensible conscient, sans que sa richesse ne soit diminuée par la faiblesse de notre registre conceptuel ou sans que celui-ci, par ailleurs, ne doive subir les modifications que lui impose la théorie des concepts démonstratifs telle qu'elle a été proposée par McDowell. Pour cela, il suffit de concevoir que la plus infime des portions du contenu perceptuel ou la propriété phénoménale la plus subjective appartient toujours déjà à un objet concret qui, lui, peut être discriminé à l'aide d'un concept précis — et non pas grâce à un concept démonstratif « flou ». L'illusion de la capacité des concepts démonstratifs à constituer des objets d'expérience repose sur l'idée, erronée, que de tels concepts peuvent fonctionner sans impliquer, même de façon sous-jacente, des concepts dénotant des choses concrètes ou des propriétés phénoménales qui sont déjà intégrées au schème conceptuel.

Pour conclure cette section, nous nous permettons de prolonger cette idée que chaque partie du contenu de l'acte de perception, bien qu'elle ne puisse toujours faire l'objet d'une conceptualisation adéquate, n'en est pas moins « reliée » à un objet d'expérience, en esquissant un parallèle avec le concept d'Arrière-plan chez J. Searle. De même que chaque état Intentionnel, selon *Intentionality*, est pourvu d'un Arrière-plan, « l'ensemble des capacités mentales non représentatives qui est la condition d'exercice de toute représentation [...], capacités qui, prises en elles-mêmes, ne sont pas des états

Intentionnels »¹, chaque partie du contenu représentationnel entretient une relation avec une autre partie du même contenu qui, elle, est nécessairement subsumée par un concept précis. De cette façon, si, par hasard, la façon dont les choses nous apparaissent est à ce point nouvelle qu'elle mérite d'être spécifiée par un concept propre, ce n'est jamais que sur le fond d'un *arrière-plan conceptuel* qui a permis cette émergence.

3. Conceptualisme et conscience phénoménale

a) La thèse d'une phénoménologie « conceptualiste »

Bien que le conceptualisme mcdowellien ne soit pas initialement une « phénoménologie », mais une théorie de la connaissance, c'est-à-dire une réflexion sur l'origine de nos croyances et la façon dont nous pouvons les justifier, il nous semble néanmoins légitime de porter les thèses de McDowell sur un terrain proprement phénoménologique. Avant d'entrer dans la présentation d'un tel projet, il nous paraît nécessaire, au vu de la fluctuation des diverses acceptions que recouvre l'intitulé « phénoménologie », d'apporter des précisions sur la façon dont nous comprenons ce terme². Tout d'abord, nous n'entendons pas réduire la phénoménologie à une « théorie de la conscience phénoménale »³, comme s'il était possible d'isoler celle-ci, « l'effet que cela fait », de l'intentionnalité de l'expérience. Ensuite, il ne s'agit pas non plus de récuser que la phénoménologie ne soit une « analyse des phénomènes sensibles en eux-mêmes »⁴, telle que C. Stumpf la définissait — même s'il concevait cette définition en opposition à l'acception de la phénoménologie entendue comme psychologie descriptive des actes intentionnels⁵. Enfin, nous n'excluons pas non plus l'idée que la phénoménologie ne soit une théorie de la connaissance, ayant pour tâche d'élucider le

¹ J. Searle, *Intentionality. An essay in the philosophy of mind*, Cambridge, Cambridge UP, 1983 ; trad. fr. C. Pichevin, *L'Intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985, p. 174.

² Pour majeure partie, nous reprenons ici les analyses de D. Seron, *op. cit.*, p. 6-18.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ C. Stumpf, « Phénomènes et fonctions psychiques », dans *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, trad. fr. D. Fisette, Paris, Vrin, 2009, p. 127, cité dans A. Dewalque, « Intentionnalité *cum fundamento in re* : la constitution des champs sensoriels chez Stumpf et Husserl », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VIII 1, 2012 (Actes 5), p. 80.

⁵ D. Seron, *op. cit.*, p. 44.

« rapport entre la subjectivité du connaître et l'objectivité du contenu de la connaissance »¹.

Tentant de prendre en compte ces différentes interprétations, nous définissons la phénoménologie comme une « théorie de l'intentionnalité »². Par là, nous faisons droit aux phénomènes sensibles eux-mêmes, en tant que nous les considérons comme une partie du contenu intentionnel de l'expérience perceptive, mais également à « l'effet que cela fait » ou encore aux actes subjectifs à prétention gnoséologique, l'intentionnalité signifiant alors, dans ce dernier cas, le mode sur lequel le sujet se rapporte à l'objectivité de la connaissance, et non plus seulement à une objectivité quelconque.

Cependant, au-delà de l'acception du terme « phénoménologie », se pose la question de savoir ce qu'il faut entendre par les concepts de « contenu intentionnel » et de « phénomène ». Comme le rappelle très justement Denis Seron dans *Ce que voir veut dire*, les phénomènes sont uniquement des objets de l'expérience réflexive, ils n'apparaissent qu'à la faveur d'une telle expérience, lorsque le vécu lui-même est objectivé et décomposé en ses parties. Corrélat d'actes de la réflexion, le phénomène est simplement ce qui apparaît, sans que se manifeste en lui ce qui relève des parties psychiques réelles de l'acte qui, elles, sont étudiées par la psychologie en tant que science expérimentale. Le rouge et le vert phénoménaux ne sont donc pas des entités psychiques au sens où le seraient la sensation du rouge et la sensation du vert³. La description du phénomène est la description de ce qui apparaît à la conscience simplement en tant qu'il apparaît. En outre, le contenu n'est pas lui-même quelque chose d'existant, il n'est que la façon de se représenter, du point de vue de la réflexion sur les vécus, ce qui apparaît en tant qu'il apparaît. C'est à ce titre que l'on peut parler du contenu comme d'un objet.

La sphère phénoménale ne recouvre toutefois que partiellement le contenu intentionnel ou, du moins, elle n'est que l'une de ses expressions. La mise en évidence de cette donnée phénoménologique qu'est le *contenu intentionnel* permet au phénoménologue « de suivre avec rigueur le comment de l'apparaître d'une chose dans son changement réel et possible et de prêter attention de façon conséquente à la corrélation qu'il recèle entre l'apparaître

¹ E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, Erster Theil : *Prolegomena zur reinen Logik*, Halle a. d. Saale, Max Niemeyer Verlag, 1900, p. VII ; trad. fr. H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*. Tome I : *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2002, 5^e éd., p. IX.

² *Ibid.*, p. 51.

³ Cf. D. Seron, *op. cit.*, p. 19-20.

et l'apparaissant en tant que tel »¹, c'est-à-dire entre la noèse et le noème. En ce sens, le phénomène ne s'identifie pas intégralement au contenu intentionnel car il n'est que la modalité selon laquelle l'apparaissant apparaît ; la réflexion sur le phénomène ne décrit dès lors pas, pour utiliser les termes de D. Føllesdal, « ce en vertu de quoi la conscience se relie à l'objet »², une telle description caractérisant l'interrogation sur le contenu intentionnel. Dans les *Ideen I*, Husserl définit précisément ce qu'il y a lieu d'entendre par contenu intentionnel :

Nous prenons pour point de départ l'expression courante si équivoque de contenu de conscience. Par contenu nous entendons le « sens », dont nous disons que, en lui ou par lui, la conscience se rapporte à un objet en tant qu'il est le « sien »³.

Avant d'avancer quelques arguments en faveur ou à l'encontre d'une interprétation phénoménologique du conceptualisme mcdowellien, il peut être utile de présenter la thèse de l'interprétation conceptualiste de la théorie de l'intentionnalité, ainsi que quelques précisions quant au cadre historique et phénoménologique dans lequel elle s'insère. On peut exprimer la thèse de la version conceptualiste de la théorie de l'intentionnalité de la façon suivante :

P (C) Le contenu intentionnel de l'expérience perceptive est intégralement conceptuel.

Deux précisions importantes doivent être apportées à cette formulation. Premièrement, il ne s'agit nullement de soutenir l'idée que l'acte de perception soit dirigé vers un concept — car l'acte se rapporte à un

¹ E. Husserl, *Husserliana*, vol. VI : *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie. Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie*, W. Biemel (hrsg.), Den Haag, Martinus Nijhoff, 1954 ; trad. fr. G. Granel, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, § 48, p. 188.

² D. Føllesdal, « Husserl's notion of noema », dans *The Journal of Philosophy*, vol. 66, n° 20, 1969, p. 681-687.

³ E. Husserl, *Husserliana* (désormais cité *Hua*), vol. III : *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und Phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*, Dordrecht, Boston, Lancaster, Martinus Nijhoff, § 129, p. 267 ; trad. fr. P. Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, Tome premier : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1950, rééd. coll. « Tel », p. 436.

« objet »¹. En effet, pour reprendre l'interprétation de D. Føllesdal et la terminologie husserlienne, « nulle part l'acte intentionnel [dans ce cas-ci, celui de perception] n'est dirigé vers un noème, mais [...] c'est grâce au noème que l'acte peut se diriger vers un objet qui, au demeurant, peut dans certains cas ne pas exister »². On peut citer un célèbre passage des *Ideen I* en faveur de cette interprétation :

Tout vécu intentionnel a un noème et dans ce noème un sens au moyen duquel il se rapporte à l'objet ; inversement, tout ce que nous nommons *objet*, ce dont nous parlons, ce que nous avons sous les yeux à titre de réalité, tenons pour possible ou invraisemblable, pensons de façon aussi indéterminée qu'on voudra, tout cela est déjà par là même un objet de conscience ; autrement dit, d'une façon générale, tout ce qui peut être et s'appeler monde et réalité doit être représenté [...] au moyen de sens³.

Deuxièmement, nous posons une identité entre les termes *noématique*, *conceptuel* et *sémantique*, c'est-à-dire entre *concepts* et *noèmes* — suivant toujours par là la lecture frégéenne proposée par D. Føllesdal. Cette identité semble justifiée par cet extrait des *Ideen I* :

Nous envisageons uniquement le « signifier » (*Bedeuten*) et la « signification ». À l'origine, ces mots ne se rapportent qu'à la sphère verbale, à celle de « l'exprimer ». Mais on ne peut guère éviter — et c'est là en même temps une démarche importante de la connaissance — d'élargir la signification de ces mots et de leur faire subir une modification convenable qui leur permet de s'appliquer d'une certaine façon à toute la sphère noético-noématique : donc à tous les actes *sans tenir compte s'ils sont ou non combinés à des actes expressifs*. Ainsi, nous n'avons même jamais cessé de parler, pour tous les vécus intentionnels, du « sens » — bien que ce mot soit employé en général comme équivalent du mot « signification »⁴.

Dans les *Ideen III*, Husserl précisera, de façon plus concise, cette identification des concepts (les significations) et du sens : « La perception par exemple a son noème, à savoir son sens de perception [*Wahrnehmungssinn*] »⁵ et ce noème « n'est, quant à lui, *rien d'autre* que la généralisation de

¹ *Ibid.*

² R. Brisart, « Husserl et le mythe des objets », dans *Philosophie*, 111, 2011, p. 29.

³ *Hua III*, § 135, p. 329 ; trad. fr., p. 452.

⁴ *Hua III*, § 124, p. 256 ; trad. fr., p. 418-419. Nous soulignons.

⁵ *Hua III*, § 88, p. 219 ; trad. fr., p. 305.

l'idée de signification [*Bedeutung*] au domaine total des actes »¹. En dépit de la pertinence de la lecture de D. Føllesdal, le danger de la lecture frégéenne de la phénoménologie est de considérer le sens en tant qu'entité idéale et objective, ainsi que l'a remarquablement montré Robert Brisart². Grâce à l'introduction de la notion de noème, et partant, de l'identification de celui-ci à la signification, Husserl aurait pu échapper au Mythe du Donné, en lui préférant le Mythe des objets³, mais n'aurait pu échapper au Mythe d'un sens universellement partagé. Sans entrer dans le détail de cette controverse sur la lecture adéquate de Husserl, nous mentionnerons simplement, toujours à la suite de R. Brisart, qu'« il se pourrait qu'une lecture quinéenne de la phénoménologie commence de trouver quelque légitimité là où sa lecture frégéenne cesse de fonctionner »⁴. Cette lecture quinéenne échapperait au Mythe du sens parce qu'elle ne rive pas le noématique sur le noétique (les *Gedanken* de Frege), mais bien plutôt sur le linguistique, c'est-à-dire sur la variété des schèmes conceptuels⁵.

Or une telle lecture quinéenne semble déjà mise en oeuvre par J. McDowell dans *Mind and World*, quand celui-ci, à la suite de D. Davidson, soutient un « dualisme du schème et du contenu », où l'expression « "schème" signifie "schème conceptuel" »⁶. Évidemment, McDowell ne propose aucun rapprochement direct du conceptualisme avec la phénoménologie, pas plus qu'il ne prend parti à propos de l'interprétation frégéenne de celle-ci. Cependant, dès lors qu'une version conceptualiste de la théorie de l'intentionnalité est proposée, force est de constater que McDowell se rangerait du côté d'une lecture quinéenne de la phénoménologie. En entérinant cette lecture de la phénoménologie, nous pouvons soutenir que le contenu intentionnel de l'expérience perceptive est intégralement déterminé par le schème conceptuel auquel l'individu, qui vit cette expérience,

¹ E. Husserl, *Husserliana*, vol. V : *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und Phänomenologischen Philosophie. Drittes Buch : Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, Dordrecht, Boston, Lancaster, Martinus Nijhoff, § 16 ; trad. fr. D. Tiffeneau, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologiques pures*. Livre III : *La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1993, p. 106. Nous soulignons.

² R. Brisart, « Husserl et la *no ready-made theory* : la phénoménologie dans la tradition constructiviste », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII, 1, 2011, p. 3 et p. 35-36.

³ R. Brisart, « Husserl et le mythe des objets », art.cit., p. 46.

⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁶ J. McDowell, *op. cit.*, p. 3 ; trad. fr., p. 35.

appartient ; ce qui nous ramène à la thèse suivante : toute relation intentionnelle est une relation conceptuelle¹.

La thèse de l'interprétation conceptualiste de la phénoménologie de l'expérience perceptive établie et brièvement commentée, nous pouvons dès à présent avancer les arguments *pro et contra*. Le principal reproche à l'encontre d'un tel élargissement de la thèse conceptualiste est de soutenir qu'il n'est tout simplement pas motivé ou, plus précisément, qu'un tel élargissement relève d'un amalgame des frontières entre l'épistémologie et la phénoménologie. Dans cette perspective, (C) n'est valable que pour toute expérience pouvant justifier une croyance, nullement pour toute expérience perceptive en général². Ainsi, selon cette critique, le conceptualisme n'assimilerait pas « le contenu de l'expérience perceptive au contenu d'un jugement fait sur elle », c'est-à-dire que l'expérience perceptive relèverait de « l'exercice de capacités conceptuelles » seulement dans la mesure où l'« on fait des jugements de perception *sur la base* des expériences perceptives »³.

Cet argument est théoriquement pertinent, mais nous paraît contredit par un nombre important de passages de *Mind and World* qui témoignent de la volonté de McDowell d'élargir la thèse conceptualiste à l'ensemble de la vie perceptive, de ne pas la restreindre au seul domaine épistémologique. Dès les premières lignes de la troisième conférence de son remarquable ouvrage, McDowell souligne qu'il y a un « engagement *inextricable [inextricably]* de l'entendement dans les présents mêmes de la sensibilité », que « les expériences sont des impressions du monde sur nos sens, des produits de la réceptivité », et qu'« il y a déjà du conceptuel au cœur de ces impressions »⁴. Un peu plus loin, McDowell soutient même que « l'expérience tire son contenu de la mise en œuvre, dans la sensibilité, de capacités qui sont des éléments à part entière de la faculté de spontanéité »⁵. Ces « capacités relevant de la spontanéité opèrent *déjà* dans les expériences mêmes, et pas seulement dans les jugements ayant ces expériences pour source »⁶. Nos capacités conceptuelles ne sont pas seulement et principalement engagées dans notre expérience perceptive quand il s'agit de justifier une croyance, mais conditionnent bien plutôt, à suivre McDowell, l'ensemble de notre vie perceptive.

¹ Il s'agit donc d'un *descriptivisme au sens étroit*. Cf. D. Seron, *op. cit.*, p. 212.

² Cet argument est développé dans D. Seron, *op. cit.*, p. 260-261.

³ P. Engel, art. cit., p. 252.

⁴ J. McDowell, *op. cit.*, p. 46 ; trad. fr., p. 79.

⁵ *Ibid.*, p. 46-47 ; trad. fr., p. 80.

⁶ *Ibid.*, p. 24 ; trad. fr., p. 57. Nous soulignons.

Ces quelques extraits, couplés à la lecture frégéenne puis quinéenne de la phénoménologie, nous paraissent tout à fait justifier le passage de (C) à P (C). En d'autres mots, la thèse conceptualiste est intrinsèquement une thèse phénoménologique, dont l'application dans le domaine épistémologique, même si elle fut première d'un point de vue « historique », n'en est que l'un des champs d'application¹. Ces quelques précisions faites, nous pouvons maintenant aborder le thème de la conscience phénoménale.

b) Contenu intentionnel et contenu phénoménal

À la suite de D. Seron, nous pensons qu'il est erroné d'« isoler dans l'état intentionnel d'un côté une partie représentationnelle, intentionnelle, par laquelle je vois l'objet *x*, et de l'autre une partie phénoménale identifiable comme "l'effet que ça fait de voir *x*" »². Dans cette perspective, nous soutenons qu'un « aspect hylétique — un *quale* — comme le rouge phénoménal n'est pas une partie non intentionnelle ou pré-intentionnelle de l'expérience, s'opposant à une partie intentionnelle, mais qu'il est au contraire *une partie du contenu intentionnel* »³, intégrée, en conséquence, dans son contenu conceptuel. Les extraits de Husserl que nous avons présentés, notamment ceux de *Erfahrung und Urteil*, vont dans le sens d'une telle reconduction du caractère phénoménal de l'expérience à son contenu intentionnel ou, selon l'interprétation conceptualiste de l'intentionnalité, également cautionnée par un extrait de Husserl, à son contenu conceptuel. En somme, la façon dont les choses apparaissent à un sujet ou, pour le dire avec les termes de Thomas Nagel, « l'effet que ça fait » à un sujet de se trouver dans tel ou tel état mental⁴, est dépendante de sa capacité à caractériser conceptuellement cet état. Cette idée, qui peut paraître outrancière à certains égards — ne puis-je savourer une pomme sans posséder un concept m'offrant un accès à son goût particulier ? — doit être nuancée.

Tout d'abord, on mettra en évidence le fait que cette idée ne paraît indéfendable que si l'on soutient que le caractère phénoménal est dissocié du

¹ En cela, le conceptualisme rejoint le devenir historique de la phénoménologie husserlienne qui, d'une réflexion sur les actes subjectifs à prétention gnoséologique, s'étendit à l'élucidation de l'ensemble de la vie de la conscience.

² D. Seron, *op. cit.*, p. 7.

³ *Ibid.*, p. 175.

⁴ T. Nagel, « What is it like to be a bat ? », dans *Id.*, *Mortal Questions*, Cambridge, Cambridge UP, coll. « Canto », 1991, p. 166.

contenu intentionnel (thèse séparatiste¹). À l'inverse, nous sommes plutôt en faveur d'un *inséparatisme* de la conscience phénoménale et de la conscience intentionnelle. Il ne nous semble pas possible de dissocier le caractère phénoménal de l'expérience perceptive de son contenu intentionnel². En effet, les *qualia* sont toujours déjà rapportés au contenu de l'acte intentionnel, ils sont intrinsèquement associés à celui-ci. Par voie de conséquence, le caractère phénoménal de l'expérience est directement lié à la capacité de spécifier conceptuellement le contenu de celle-ci. Le sujet ne dispose d'un accès au caractère phénoménal de son expérience que s'il lui est possible de le discriminer à l'aide d'un concept. Nous retrouvons ici les analyses à propos des qualités phénoménales que nous proposons plus haut : toute qualité phénoménale n'est signifiante — *i.e.* ne peut faire l'objet d'une expérience — qu'eu égard au concept capable de la discriminer (par exemple, la tessiture d'une voix, le style d'un morceau de musique, etc.) ou capable de discriminer la chose concrète à laquelle elle appartient. La façon dont les choses apparaissent est signifiante *si et seulement si* elle se rapporte à une entité conceptuelle au moins selon l'une de ces deux perspectives.

Ainsi, Barack Obama m'apparaît tel le (possible) futur vainqueur de Mitt Romney, cette nuance de rouge tel le rouge de cette rose, telle détermination sonore comme la première note (un *sol*) de la sonate *op.* 1 de Berg, cette couleur étrange (une nuance qui me ferait autant penser à du bleu qu'à du vert, le turquoise) comme la couleur de cette voiture, etc. Plus prosaïquement, on dira qu'il n'est pas possible de vivre le goût de la pomme sans rattacher celui-ci au « goût de la pomme » ou au « goût de la Reine des Reinettes », ou encore au « goût de la pomme utilisée pour préparer une tarte "tatin" », etc. Dans chaque cas, la façon dont les choses nous apparaissent (qu'il s'agisse d'une illusion ou pas) est dépendante des concepts que nous possédons pour pouvoir les spécifier. Nous arrivons ainsi à la thèse selon laquelle la phénoménologie des aspects qualitatifs de l'expérience perceptive — que celle-ci soit visuelle, auditive, olfactive, gustative, etc. —, est déterminée par la phénoménologie du contenu intentionnel de celle-ci.

¹ Défendue, en exemple, par D. Chalmers dans son ouvrage *The Conscious Mind : In Search of a Fundamental theory*, Oxford, Oxford UP, 1996 ; trad. fr. S. Dunand, *L'esprit conscient. À la recherche d'une théorie fondamentale*, Paris, Ithaque, coll. « Philosophie », 2010.

² Pour des arguments en faveur de la thèse inséparatiste, nous renvoyons à D. Seron, « Perspectives récentes pour une phénoménologie de l'intentionnalité », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VI 8, 2010, p. 163-170.

Une autre façon de formuler cette thèse serait de dire que la manière dont les choses apparaissent au sujet les « expérimentant », quoiqu'elle puisse être intrinsèque, privée et exclusivement expérimentable, n'en doit pas moins être communicable pour qu'elle puisse être vécue. En effet, comme le signale D. Seron — bien qu'il ne défende pas la thèse selon laquelle la communicabilité du « noème » est la condition de possibilité de son existence —, « le fait que le vécu est par principe impartageable ne signifie pas forcément qu'il est incommunicable ou ineffable »¹. C'est là une idée que suggérait déjà Husserl dans la *Krisis* :

Je ne vois pas ce que voit un autre, mais, à travers le sens, j'ai part à l'unité de notre vie, une vie de communication, une vie d'échange par l'expression, au sens le plus large par le langage. Et ce qui vaut pour l'expérience, vaut également pour toute la vie de la conscience².

Il n'est donc pas incongru de penser que le vécu ne peut posséder tel ou tel contenu qu'en tant que celui-ci, y compris dans ses aspects phénoménaux, est communicable. D'une certaine façon, on retrouve dans cette thèse ce que Husserl, dans *Erfahrung und Urteil*, disait à propos de l'objet d'expérience : il est « le produit de l'opération d'un jugement prédicatif »³. Considéré telle une composante du contenu intentionnel, le sujet ne trouvera accès au caractère phénoménal de l'expérience qu'en raison de sa capacité à porter un jugement à son égard. De fait, comment un sujet pourrait-il vivre « l'effet que cela fait » de se trouver dans tel ou tel état mental s'il ne pouvait l'objectiver conceptuellement ? Comment un sujet pourrait-il vivre le caractère phénoménal de son expérience perceptive s'il ne pouvait que rester muet à son propos ? En conséquence, soutenir le caractère ineffable de la conscience phénoménale, ce serait soutenir, de la même façon, l'idée que le sujet ne pourrait trouver un accès à ses vécus propres. Bien sûr, il est possible d'admettre que le sujet puisse « manquer de mots » pour exprimer ce qu'il vit, une expérience à laquelle nous sommes souvent confrontés, mais ce genre d'expérience trahit bien plutôt la nécessité de devoir exprimer clairement et distinctement ce qui est « ressenti » pour pouvoir le vivre. Ce n'est que dans l'instant où nous pouvons spécifier ce que nous vivons que nous le

¹ D. Seron, *Ce que voir veut dire. Essai sur la perception*, op. cit., p. 12.

² E. Husserl, *Husserliana*, vol. XXIX : *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, R.N. Smid (hrsg.), Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1993, p. 199, cité dans R. Brisart, *Husserl et le mythe des objets*, art. cit., p. 48. Traduction modifiée.

³ E. Husserl, *Erfahrung und Urteil*. op. cit., § 16, p. 75 ; trad. fr., p. 85.

vivons effectivement. En reprenant les termes de McDowell, nous pourrions dire que c'est parce que « le contenu d'une expérience perceptive est d'emblée conceptuel »¹ que les choses peuvent apparaître au sujet de telle ou telle façon, qu'elles peuvent lui faire un certain effet et qu'il peut, du reste, trouver les mots justes pour tenter d'exprimer cet effet.

C'est ici que se recourent nos arguments à l'encontre de l'introduction des concepts démonstratifs, ainsi que ceux en faveur d'une version conceptualiste de la théorie de l'intentionnalité. La raison pour laquelle McDowell introduisait les démonstratifs était, rappelons-le, que certaines expériences perceptives pouvaient, selon lui, dépasser nos capacités conceptuelles, que ce dont il était fait expérience ne pouvait être forclus dans les limites d'un registre conceptuel. *Grosso modo*, c'est là le même argument avancé par Nagel dans son article *What is it like to be a bat ?* en faveur d'une irréductibilité de la conscience phénoménale au contenu intentionnel, c'est-à-dire de son impossibilité à être spécifiée conceptuellement, ou théorisée². En proposant, après la récusation des concepts démonstratifs, une réponse à l'argument dont ils étaient censés être la réplique, notre argumentation a donc également porté contre la thèse selon laquelle la conscience phénoménale dépasserait nos capacités conceptuelles et ne pourrait être reconduite au contenu intentionnel, désormais intégralement conceptualisable.

c) Feelings : sens, sentiments et conscience phénoménale

Tout au long de cet article, nous avons tu la question des sentiments, alors que celle-ci participe de la thématique de la conscience phénoménale, le concept de caractère phénoménal désignant tout aussi bien les données sensibles que les « sentiments » (l'effet accompagnant l'expérience perceptive). Sans grande originalité, nous défendons, à propos des sentiments, la même thèse que nous défendions à propos de « l'effet que cela fait » : les sentiments ne peuvent être vécus, ou expérimentés, qu'à la condition que le sujet, dont ils étoffent l'expérience perceptive, possède les concepts permettant de les spécifier. Toutefois, dans le domaine de l'affectivité, la question de la relation entre le caractère phénoménal et l'objet qui en est la « cause » se pose avec d'autant plus d'acuité que les actes affectifs paraissent tout autant isolés de l'objet représenté en eux, qu'inféodés à la représentation de celui-ci. En effet, bien que les états affectifs soient toujours liés à un objet, un

¹ J. McDowell, *op. cit.*, p. 48 ; trad. fr., p. 82.

² T. Nagel, art. cit., p. 167.

événement, une sensation, etc. identifiée en tant que telle — même s'il s'agit d'un objet qui ne peut être identifié avec précision, notamment dans le cas de l'angoisse —, ils possèdent une certaine autonomie qui ne permet pas de les réduire à de simples propriétés d'objets (tels le goût ferrugineux de cette eau, la rougeur de cette fleur, la tessiture de cette voix, etc.). Les états affectifs paraissent ainsi être des états qui relèvent de la sphère de la seule subjectivité, comme si elle pouvait être scindée du contenu de l'expérience perceptive. On remarque d'emblée cette ambivalence de l'affectivité dès lors que l'on souhaite l'illustrer. La mélancolie qui envahit l'auditeur à l'écoute d'une cantate de Bach ne lui apparaît pas être une propriété intrinsèque de la cantate, alors même que cet état affectif n'existe en tant que tel qu'à l'écoute de cette composition du Cantor de Leipzig. De fait, d'autres sentiments auraient pu être éprouvés à l'écoute du morceau, voire de l'indifférence — ce qui signale la relative indépendance de la subjectivité à l'égard de l'objet visé, dans le cadre de l'affectivité —, quoique le sentiment ne peut être vécu sans ce « moteur » affectif qu'est la cantate.

Dans le cas d'une donnée sensorielle, il va de soi que l'effet qu'elle produit est dépendant de l'objet présentant cette qualité, même si elle n'est vécue que par le sujet faisant l'expérience de l'objet en question. Par exemple, l'agressivité d'une couleur, quoique ne touchant que l'individu qui la perçoit, n'apparaîtra pas à celui-ci tel un état mental indépendant, qui peut être dissocié de ce qui en est la cause, *a contrario* du sentiment que pourrait procurer la perception de cette couleur. Nous pouvons reprendre l'exemple de la cantate pour illustrer ceci. Lors de l'écoute du morceau, l'auditeur peut être amené à juger de la tessiture d'une voix, de la qualité des instruments (sont-ce des instruments d'époque ou modernes ?), du rythme adopté, etc. Toutes ces façons que possède le sujet de qualifier l'œuvre ne résument cependant pas le sentiment éprouvé à l'écoute de celle-ci, sentiment relativement indépendant des caractères phénoménaux que présentera l'interprétation de la cantate.

À propos du caractère phénoménal considéré sous l'angle des données sensorielles, nous étions arrivés à la conclusion qu'il ne pouvait être appréhendé qu'en tant que propriété d'une chose concrète, ou bien en tant qu'instanciation du concept de qualité phénoménale qui le subsume. Cette double perspective n'est pas remise en cause dès lors que l'on admet la relative autonomie de l'état affectif en regard de ce qui crée cet état. En dépit de cette autonomie de l'état affectif vis-à-vis de l'objet qui en est la cause ou, du moins, auquel il est associé (le parfum de cette fleur me cause du déplaisir, cette interprétation de Bach me plaît, etc.), on remarquera que cet état est toujours justiciable, tel l'ensemble des propriétés phénoménales,

d'une identification conceptuelle — même si cette identification ne s'effectue pas sur le même niveau que celle d'une donnée sensorielle. La mélancolie provoquée à l'écoute du morceau peut soit être identifiée en tant que telle, soit, si elle ne le peut, être référée au morceau lui-même comme étant sa cause, ou bien encore à des images, des souvenirs, etc. qui auraient été éveillés lors de l'écoute de celui-ci. À nouveau, nous retrouvons cette idée, que nous avons développée dans la troisième section de cette étude, que c'est la capacité à communiquer (et d'abord à soi-même) l'effet que cela fait de se trouver dans tel ou tel état (sentiments, données sensibles, etc.) qui rend possible l'expérience de celui-ci¹.

4. Conclusion ; connaissance et conscience

Pour conclure, nous aimerions présenter la thèse sous-jacente à cet article, et dont la thèse conceptualiste, dans sa version initiale autant que phénoménologique, peut être considérée comme une variation. L'idée est celle-ci : la connaissance fonde l'expérience. Dans la *Cinquième Recherche Logique*, Husserl soutenait déjà que n'est doué de conscience qu'un être capable d'objectiver ses propres vécus. Grâce à cette disposition, un monde s'ouvre à l'homme — ou à tout être psychique. C'est parce que l'être psychique peut se représenter ses vécus, qu'il peut dépasser le simple fait de les vivre en tant que vécus exclusivement sensoriels, c'est-à-dire qu'il peut reconnaître en eux, et le viser intentionnellement, l'objet qui y apparaît et, ce faisant, le vécu lui-même. Il dispose alors d'une multiplicité d'objets qui viendront enrichir sa vie psychique, qui alimenteront ses joies, ses peines, ses doutes, et qu'il pourra haïr, aimer, désirer, etc.²

De ce point de vue, la connaissance ne s'oppose plus, pour reprendre la terminologie sartrienne, à la « conscience »³, mais elle est bien plutôt au fondement de celle-ci. La spécificité du conceptualisme est d'ajouter à cette thèse que l'objectivation découle nécessairement de l'activation de capacités conceptuelles et, plus généralement, que tout acte qui prétend manifester une

¹ La très vaste problématique des actes affectifs n'est ici qu'ébauchée. Toujours dans le cadre d'une phénoménologie « conceptualiste », elle pourrait être étudiée sous l'angle de la thématique des complexes intentionnels.

² E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, (*zweiter Band, erster Teil*), V, *op. cit.*, § 9, p. 354 ; trad. fr., p. 166-167.

³ Cf. J.-P. Sartre, « Conscience et connaissance de soi », dans *Id.*, *La transcendance de l'Ego et autres textes phénoménologiques*, Paris, Vrin, coll. « Textes et commentaires », 2003, p. 135-165.

objectivité, sous quelque forme que ce soit, dépend de l'engagement de capacités conceptuelles. La conscience d'identité de l'objet, par exemple, ne relève pas du fait de l'évidence que l'objet serait le même à travers différentes perceptions dans lesquelles il serait appréhendé. L'ipséité de l'objet est la conséquence de notre capacité à attacher un mot à ce qui est effectivement perçu. Ce n'est qu'à la lumière du concept qu'un objet peut se manifester. Le langage — le schème conceptuel — fait apparaître ce dont il est possible de faire l'expérience.

Cette idée que le langage révèle ce dont on peut faire l'expérience n'est pas très éloignée de ce que Husserl défendait dans la cinquième *Recherche logique*. Il y avait dégagé « un vaste genre de vécus intentionnels, qui embrasse selon leur essence qualitative tous les actes [...] envisagés, et qui détermine le concept le plus large que puisse signifier le terme de représentation au sein de l'ensemble de la classe des vécus intentionnels »¹ : les *actes objectivants*. Ceux-ci, qui sont les véritables actes dans lesquels se vit la connaissance — et pas seulement lorsqu'elle revêt la forme des énoncés scientifiques —, étayent l'ensemble de la vie intentionnelle, ainsi que le souligne Husserl avec vigueur :

Tout vécu intentionnel est ou bien un acte objectivant ou bien a un tel acte pour « base », c'est-à-dire renferme nécessairement, dans ce dernier cas, comme partie composante, un acte objectivant, dont la matière totale est en même temps, et cela d'une manière individuellement identique, SA matière totale².

Or, en dernière analyse, ces actes, remarque Husserl, sont soit des *actes nominaux* soit des actes fondés dans de tels actes : « Tout acte objectivant qui sert d'ultime fondement est un acte nominal »³. Par acte nominal, il ne faut entendre rien de plus que l'acte dans lequel un « objet » est donné selon qu'il est visé, la visée n'étant rien d'autre que ce qui construit la référence à l'objet — elle le manifeste. Le langage constitue ainsi le soubassement de la vie de la conscience car notre capacité à nommer le contenu de nos actes intentionnels, précisément pour qu'il puisse en devenir le contenu, n'est possible qu'à la condition qu'un « stock » de significations soit disponible pour le sujet. Et ce stock, c'est bien évidemment le langage qui nous l'offre.

La thèse de la fondation de l'expérience dans la connaissance,

¹ E. Husserl, *Logische Untersuchungen, (zweiter Band, erster Teil)*, V, *op. cit.*, § 38, p. 449 ; trad. fr., p. 293.

² *Ibid.*, § 41, p. 458 ; trad. fr., p. 308.

³ *Ibid.*, § 43, p. 463 ; trad. fr., p. 314.

entendue ici telle l'appartenance à un schème conceptuel, quoiqu'exprimée différemment, n'est pas étrangère aux réflexions de McDowell. Dans *Mind and World*, il soutient ceci : « Par son initiation au langage, un être humain est introduit à quelque chose qui a déjà intégré des liens rationnels présomptifs entre des concepts censés constituer l'arrangement de l'espace des raisons, avant l'arrivée de cet être humain »¹. L'accession à une subjectivité pleine et entière, c'est-à-dire la possession d'un monde et la capacité de s'y engager, relève d'une initiation, d'une formation (*Bildung*) à l'espace des raisons, lui-même identifié, selon la thèse conceptualiste, à l'espace des concepts. Le langage que l'homme a appris l'ouvre au monde et l'oriente dans celui-ci, et ce, non pas seulement parce que la constitution d'une objectivité relève d'un acte d'identification conceptuelle, mais bien plutôt parce que dans le langage se sédimente une tradition, qu'il est le lieu « où s'accumule historiquement le Savoir des raisons »². Grâce au médium du concept, l'homme peut être chez lui dans l'espace des raisons ou, ce qui revient au même, vivre sa vie dans le monde³. McDowell ajoute donc à la thèse husserlienne des actes nominaux et, partant, à P (C), son corollaire, le nécessaire ancrage historique de tout schème conceptuel.

Toutefois, cette thèse de McDowell, si elle veut échapper au Mythe d'un Donné historique — l'histoire apparaissant alors tel un phénomène qui échappe à toute constitution linguistique —, tout en manifestant la vérité de ce qu'elle recèle, doit être nuancée selon la perspective conceptualiste que nous avons défendue tout au long de cet article. La phénoménologie husserlienne pourvoit à nouveau à notre réflexion. Si « l'*ego*, comme le pense Husserl, se constitue pour lui-même dans l'unité d'une *histoire* » et si, par ailleurs, dans cette constitution historique de l'*ego* « se trouvent incluses toutes les constitutions de toutes les objectivités existant pour lui, immanentes ou transcendantes, idéales aussi bien que réelles »⁴, alors on peut en déduire, selon ce qui vient d'être dit précédemment, que le langage aide à façonner cette histoire. Il procède à la constitution d'un Monde et de ceux qui y vivent. La langue n'est pas simplement le lieu où viendraient se sédimenter les alluvions déposés par le cours de l'histoire. Ce que l'on appelle « histoire » n'est jamais que l'ensemble des représentations que l'on

¹ J. McDowell, *op. cit.*, p. 125 ; trad. fr., p. 163.

² *Ibid.*, p. 126 ; trad. fr., p. 164.

³ *Ibid.*, p. 125 ; trad. fr., p. 163.

⁴ E. Husserl, *Husserliana*, vol. I: *Cartesianische Meditationem und pariser Vorträge*, S. Strasser (hrsg.), Den Haag, Martinus Nijhoff, § 37, p.109 ; trad. fr. M. de Launay, *Méditations Cartésiennes*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1994, p. 123.

en possède, c'est-à-dire qu'elle ne vaut jamais plus que ce qu'une langue signifie ce qu'elle est.

Il n'y a pas une histoire en laquelle viendraient s'enchâsser des schèmes conceptuels et qu'elle déterminerait à sa guise car les possibilités d'expériences correspondantes au monde culturel, au monde humain, avec ses formes sociales et, pourquoi pas ?, au monde naturel, ne peuvent être vécues qu'à la condition qu'une langue les fasse subsister en tant qu'expériences possibles. Quoiqu'une génération hérite d'une tradition, d'une histoire grâce à la langue où s'incarnent celles-ci, il n'empêche que ce n'est qu'à partir d'elle qu'elles pourront être vécues. On peut dès lors poursuivre la thèse de McDowell présentée ci-dessus : le langage oriente la façon de se représenter le monde et, par là, de le vivre, parce qu'il est le produit d'une histoire mais, inversement, cette histoire n'est jamais elle aussi que le produit d'un schème conceptuel, de la capacité de ce dernier à répondre aux sollicitations des multiples expériences vécues. En conséquence, ce n'est pas l'histoire qui détermine seule la façon dont elle sera expérimentée. La langue, en tant que « réseau de capacités conceptuelles reliées par des liaisons rationnelles présomptives »¹, comme la définit McDowell, est la médiation à travers et grâce à laquelle s'exerce la spontanéité des hommes à constituer les divers mondes dont ils pourront réaliser l'expérience.

Bibliographie

- Abath A.J., « A Note on McDowell's Response to the Fineness of Grain Argument », dans *Dialogue*, XLVII, 3-4, 2008, p. 677-686.
- Benoist J., *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2010.
- Brisart R., « Husserl et la *no ready-made theory* : la phénoménologie dans la tradition constructiviste », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII 1, 2011, p. 3-36.
- , « Husserl et l'affaire des démonstratifs. À propos de la référence en régime noématique », dans *Revue philosophique de Louvain*, 109, 2, 2011, p. 245-269.
- , « Husserl et le mythe des objets », dans *Philosophie*, 111, 2011, p. 26-51.
- , « L'expérience perceptive et son passif. À propos des sensations dans le constructivisme de Husserl », dans *Philosophie*, à paraître.
- Byrne A., « Perception and Conceptual Content », dans E. Sosa & M. Steup (éd.), *Contemporary Debates in Epistemology*, Oxford, Éditions Blackwell, 2004, p. 231-250.

¹ J. McDowell, *op. cit.*, p. 124 ; trad. fr., p. 162-163.

- Chalmers D.J., *The Conscious Mind : In Search of a Fundamental theory*, Oxford, Oxford UP, 1996 ; trad. fr. S. Dunand, *L'esprit conscient. À la recherche d'une théorie fondamentale*, Paris, Éditions Ithaque, coll. « Philosophie », 2010.
- Changeux J.-P., *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 1983.
- Clementz F., « Le concept de propriété phénoménale », dans J. Bouveresse & J.-J. Rosat (éd.), *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 133-155.
- Dewalque A., « Expérience perceptuelle et contenus multiples », dans *Bulletin d'Analyse phénoménologique*, VII 1, 2011, p. 153-185.
- , « Intentionnalité *cum fundamento in re* : la constitution des champs sensoriels chez Stumpf et Husserl », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VIII 1, 2012 (Actes 5), p. 70-96.
- Dretske F., *Seeing and Knowing*, London, Routledge & Kegan Paul, 1969.
- Engel P., « Le contenu de la perception est-il conceptuel ? », dans J. Bouveresse & J.-J. Rosat (éd.), *op. cit.*, p. 243-261.
- Evans G., *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982.
- Føllesdal D., « Husserl's notion of noema », dans *The Journal of Philosophy*, vol. 66, n° 20, 1969, p. 680-687.
- Gennaro R. J., *The Consciousness Paradox. Consciousness, Concepts, and High-Order Thoughts*, Cambridge, London, The MIT Press, coll. « Representation and Mind », 2012.
- Husserl E., *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, L. Landgrebe (hrsg.), Hamburg, Claassen & Goverts, 1954, 2ème éd. inchangée ; trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2011, 4ème éd.
- , *Husserliana*, vol. I : *Cartesianische Meditationem und pariser Vorträge*, S. Strasser (hrsg.), Den Haag, Martinus Nijhoff ; trad. fr. M. de Launay, *Méditations Cartésiennes et les Conférences de Paris*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1994.
- , *Husserliana*, vol. III : *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und Phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*, Dordrecht, Boston, Lancaster, Martinus Nijhoff ; trad. fr. P. Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, Livre premier : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1950, rééd. coll. « Tel ».
- , *Husserliana*, vol. V : *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und Phänomenologischen Philosophie. Drittes Buch : Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, Dordrecht, Boston, Lancaster, Martinus Nijhoff ; trad. fr. D. Tiffeneau, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologiques pures. Livre III : La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1993.
- , *Husserliana*, vol. VI : *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie. Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie*, W. Biemel (hrsg.), Den Haag, Martinus Nijhoff, 1954 ; *La crise des*

- sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. fr. G. Granel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.
- , *Husserliana*, vol. XVI : *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, Claesges U. (hrsg.), Den Haag Martinus Nijhoff, 1973 ; trad. fr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1989.
- , *Logische Untersuchungen, Erster Theil : Prolegomena zur reinen Logik*, Halle a. d. Saale, Max Niemeyer Verlag, 1900 ; trad. fr. H. Elie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques. Tome I : Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2002, 5ème éd.
- , *Logische Untersuchungen (zweiter Band, erster Teil)*, Halle, Max Niemeyer, 1913, 2ème éd. ; trad. fr. Elie H., Kelkel A.L. et Schérer R., *Recherches logiques (Tome 2, Deuxième partie)*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2010, 5ème éd.
- Mach E., *Ernst Mach Studienausgabe, Bd. 1 : Die Analyse der Empfindungen*, Berlin, Xenomoi, 2008 ; trad. fr. F. Eggers (e.a.), *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon Philo », 1996.
- Martin M.G.F., « Perception, Concepts, and Memory », dans *Philosophical Review*, vol. 101, n° 4, 1992, p. 745-763.
- McDowell J., *Mind and World. With a New Introduction by the Author*, Cambridge (Mass.), London, Harvard UP, 1996 ; trad. fr. C. Alsaleh, *L'esprit et le monde*, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2007.
- , « Values and secondary qualities », dans HONDERICH T. (éd.), *Morality and Objectivity*, London, Routledge and Kegan Paul, 1985, p. 110-129.
- McGinn C., *The Character of Mind*, Oxford, Oxford UP, 2ème éd., 1996.
- Nagel T., « What is it like to be a bat ? », dans *Id.*, *Mortal Questions*, Cambridge, Cambridge UP, coll. « Canto », 1991, p. 165-180.
- Peacocke C., *A Study of Concepts*, Cambridge (Mass.), London, The MIT Press, 2ème éd., 1999.
- Roskies A., « “That” Response doesn't Work : Against a Demonstrative Defense of Conceptualism », dans *Noûs*, vol. 44, n° 1, 2010, p. 112-134.
- Sartre J.-P., *La transcendance de l'Ego et autres textes phénoménologiques*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Textes et commentaires », 2003.
- Searle J., *Intentionality. An essay in the philosophy of mind*, Cambridge, Cambridge UP, 1983 ; trad. fr. C. Pichevin, *L'Intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985.
- Seron D., « Schèmes perceptuels », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII 1, 2011 (Actes 4), p. 92-152.
- , « Perspectives récentes pour une phénoménologie de l'intentionnalité », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VI 8, 2010, p. 162-191.
- , *Ce que voir veut dire. Essai sur la perception*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2012.
- Siegel S., « The Contents of Perception », E.N. Zalta (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Winter 2011 Edition)*. Article disponible en ligne : <http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/perception-contents/>

- Speaks J., « Is there a problem about nonconceptual content ? », dans *Philosophical Review*, vol. 114, n° 3, 2005, p. 359-398.
- Tye M., « On the Nonconceptual Content of Experience », dans M.E. Reicher & J.C. Marek (éd.), *Experience and Analysis, Proceedings of the 27th International Wittgenstein Symposium*, Kirchberg am Wechsel, Öbv & Hpt., 2005. Article disponible en ligne : <https://webpace.utexas.edu/tyem/www/Kirchberg.pdf>.